

69/4



NIVELLE
 Tél. 087/22.77.88 - 22.4
 087/22.95.01 (3 L)

Brabant

AVRIL 1961 • N° 4 • MENSUEL

AVRIL 1961 • N° 4 • MENSUEL

OPÉRATION AMBIORIX



GLIMES. — La « Tombe de Glimes » : un des plus imposants tumulus de la région hesbignonne (hauteur : 11 mètres — diamètre : 50 mètres); chose très rare : il est entouré d'un petit mur. Au centre, se trouvait un caveau en pierre qui fut complètement vidé jadis.

(Photo de Sutter.)

Fédération Touristique
de la
Province
de
Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 10 F

ABONNEMENT : 80 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Les Serres Royales de Laeken,
R. POREYE
- VILVORDE,
E. POUMON
- HAKENDOVER,
P. GIRAUD
- Echos du 3^e Salon des Vacances,
Y. BOYEN
- Nos métiers d'art : DUBRUNFAUT
- Midis et Soirées du Tourisme,
Y. BOYEN
- Nos Mois Croisés,
P. LAURENT
- Flâneries pascals,
Françoise

Les textes publiés n'engagent
que la responsabilité de leurs auteurs.

WATERMAEL-BOITSFORT. →
Tumulus près de la Drève des deux
Montagnes.
(Photo de Sutter.)

Notre couverture :
WATERMAEL-BOITSFORT.
La floraison des cerisiers du Japon.
(Photo de Sutter.)

L'« OPÉRATION AMBIORIX » EN BRABANT

DANS le sol de nos provinces, nos lointains ancêtres ont laissé comme témoins de leur séjour, des vestiges matériels, révélant ici un habitat, là une nécropole, ailleurs un sanctuaire ou une position fortifiée. Sur ces emplacements, l'amateur ou le savant s'empresse de recueillir les objets ou ce qui en reste. Une partie des trouvailles — du modeste éclat de silex à la verrerie précieuse, du fragment de charbon de bois au bas relief de pierre — lorsqu'elles ont la chance d'être recueillies par un de nos musées spécialisés, y trouvent une place étiquetée et cataloguée, et leur sort est assuré. Il en est tout autrement des monuments et sites archéologiques : grottes, menhirs et allées couvertes, mines de silex, marchets et tombelles, tumuli, routes antiques, habitats et oppida, vestiges de construction de toute espèce, liés au sort de la nature environnante, sont, tôt ou tard, victimes de quelque extension de culture, d'un lotissement, d'un aménagement de zone industrielle, du tracé d'une route ou d'un canal.

Pour attirer l'attention du public et des administrations sur le sort précaire de nos sites et monuments archéologiques, l'année 1961 a été placée sous le signe de l'« Opération Ambiorix ». Il faut assurer la conservation des lieux, illustrant sur le terrain la



leçon donnée par les objets dans les salles des musées : le public, après avoir suivi dans les collections publiques le déroulement de nos premiers millénaires, doit pouvoir retourner vers les sites d'où proviennent les objets et vers les monuments archéologiques qui confèrent au paysage son caractère particulier. La province de Brabant, sous l'égide de la Fédération touristique, entend mener énergiquement le combat. A bonne raison. Car le Brabant est riche en grands vestiges du passé.

Bien que le Brabant n'ait pas eu de cavernes à offrir comme gîte à l'homme du *Paléolithique* ou âge de la pierre taillée, la présence de l'homme y est au moins contemporaine à celle des occupants de la grotte de Spy : peut-être les glaciers de la dernière grande époque glaciaire ne s'étaient-ils pas encore mis en marche il y a quelque 125.000 ans, quand de petits groupes humains laissèrent sur les hauteurs sablonneuses de *La Quenique à Court-Saint-Etienne*, de *Genval* ou d'*Ottignies*, des « coups-de-poing » ou bifaces de silex, taillés au rondin de bois d'après la tradition acheuléenne. Certains de ces sites, surtout le promontoire de *La Quenique* d'où la vue embrasse les lointains des vallées de la Haute-Dyle, de l'Orne et de la Thyle, sont extrêmement suggestifs.

Il est naturel que les plateaux brabançons, balayés par les vents, n'aient guère livré de vestiges de l'homme du Paléolithique supérieur qui, aux époques froides de l'Aurignacien et du Magdalénien, avait

recherché l'abri des grottes de la Meuse et de la Lesse.

A l'époque, dite « préboréale », quand les glaciers s'étaient complètement retirés et que le climat se réchauffait, vers les années 8000 avant notre ère, des groupes de chasseurs et de pêcheurs « *mésolithiques* » dont les armes et les outils étaient munis de très petits éclats de silex soigneusement retouchés, occupaient dans le Brabant une large zone s'étendant de *Braine-le-Château* à *Jodoigne*.

Lorsqu'à partir des années 7000 avant notre ère, un climat assez sec et tempéré, dit « boréal », fit que nos paysages se couvrirent de forêts de sapins, encore mêlés de bouleaux, mais auxquels se joignirent des noisetiers, puis timidement des chênes, des ormes et des tilleuls, la végétation n'était pas encore devenue trop dense : de nombreuses petites communautés de chasseurs et pêcheurs « *tardenoisien* » devaient occuper les points élevés des plateaux sablonneux, à proximité de quelque cours d'eau, comme la Dyle et ses affluents : toute la région, de *Louvain* à *Bertem* et *Overijse*, a livré de riches récoltes d'outillage à très petits silex ou microlithes. Des échanges commerciaux se sont ébauchés, grâce à un gisement de matière première, le *quartzite*, dont les seuls affleurements nous sont connus à *Wommersom* près de *Tirlemont* : le « quartzite de *Wommersom* » fut exporté jusqu'en Hollande.

Un nouveau changement de climat qui, à la phase « atlantique », entre 5500 et 3000, devint plus



RIXENSART. — Tombelle au Fond de Thivaux.
(Photo Rahir.)

humide, eut pour effet que les forêts de chêne s'épaissirent : l'homme dut s'armer des premières ébauches de haches, les « tranchets », pour combattre la forêt, à moins qu'il ne cédât la place.

Quand vers 4200 avant notre ère, les premières communautés paysannes « *néolithiques* » pénétrèrent dans nos régions et que ces « gens à Céramique rubanée » s'attaquèrent à la forêt qui recouvrait les terres de loess convoitées, ces cultivateurs et éleveurs de bétail ne dépassèrent pas l'étranglement entre la Méhaigne et le Geer et n'atteignirent pas le Brabant.

Il en fut tout autrement lorsqu'une autre vague d'immigrants néolithiques, venant au début du III. millénaire, des régions rhénanes, traversa nos provinces : une partie de ces gens dits « du Michelsberg », se fixa sur le promontoire sablonneux qui s'avance dans le grand étang de *Boitsfort* et y laissa comme vestiges de son séjour, de nombreux outils de silex, haches polies, lames, grands grattoirs « en fer-à-cheval », et des tessons de poterie tulipiforme à fond arrondi. Ce site, très abîmé par le sort malheureux fait au Grand Etang, et défiguré par le passage du chemin de fer, mérite d'être sauvé malgré tout. Le long de la Drève des deux Montagnes devait se trouver une petite nécropole à incinération, partiellement détruite par l'érosion de nombreux chemins

creux qui furent interprétés, à tort, comme des vestiges de travaux de fortification. Tout près du site se trouvent deux tumuli de dimensions impressionnantes, mal fouillés et dont la date nous est inconnue.

Le restant du groupe « du Michelsberg » avait poursuivi sa route et atteint la zone crayeuse du Hainaut où ils s'établirent près du « Camp-à-Cayaux » de Spiennes et y exploitèrent, par des puits parfois profonds d'une douzaine de mètres, les bancs de rognons du fameux silex gris de Spiennes. Ils exportèrent des produits demi-finis, au loin vers la Flandre et le Limbourg, et vers leurs congénères du Brabant.

Partout dans notre province, les belles haches, polies sur place, en silex fin de Spiennes, les grandes lames, les grattoirs, sont nombreux : en dresser la liste ici serait fastidieux. La « Chaussée Romaine » est jalonnée, de Jette à Strombeek-Bever, de petites trouvailles néolithiques, la preuve que son tracé remonte à une piste néolithique. Les trouvailles de silex ont été extrêmement nombreuses en bordure de la Forêt de Soignes, de Rhode-Saint-Genèse à Uccle-Verrewinkel; autant de sites irrémédiablement défigurés par l'extension urbaine.

Autre site naturel typique, le promontoire de *Maubroux*, à *Genval*, où furent recueillis des milliers

OTTENBOURG.

1) Levée de terre au Crakelbos.



2) Coupe de la levée avec couches charbonneuses.
(Photos Rahir.)





de silex et un fragment de polissoir. Un site archéologique à protéger se situe au *Craakbosch* près d'*Ottenbourg* où une levée de terre, longue de 80 mètres contenait, semble-t-il, les restes d'innombrables incinérations : cet important monument archéologique n'est pas sans rappeler la silhouette de certains monuments funéraires de Grande-Bretagne, les « long barrows ».

Les deux grandes civilisations du *Néolithique Final* qui de la fin du III. millénaire aux années 1600 avant notre ère, se sont partagées nos provinces, la « civilisation de Seine-Oise-Marne », caractérisée par ses grandes chambres funéraires collectives, et la « civilisation des Gobelets » où le guerrier défunt était inhumé sous un tertre individuel en compagnie de ses armes et de son gobelet, sont peu ou pas présentes dans le Brabant. Toutefois, le courant commercial qui amenait vers les deux civilisations guerrières de nos provinces, les produits des gisements de silex blond du Grand-Pressigny, en Touraine, atteignit aussi le Brabant où un beau poignard fut découvert à Chapelle-Lasne-Saint-Lambert.

Il est fort possible que le type des tertres funéraires, élevés par les gens aux Gobelets, aient exercé une influence dans notre province et aient constitué les prototypes des innombrables tertres circulaires ou tombelles dont les groupes s'échelonnent de part et d'autre de la Haute-Dyle, de *Rixensart* à *Boussat*, et plus au nord s'éparpillent dans la *forêt de Meerdaal*. Des groupes très spectaculaires couronnaient les promontoires du *Fond de Thivaux*, à *Rixensart* où il y aurait grand intérêt à sauver ce site. Il semble qu'une grande partie des tombelles doive être assignée à une époque plus tardive que le Néolithique Final, et plus particulièrement à l'Age du Fer.

- NOVILLE-SUR-MEHAIGNE. — Urne cinéraire et vase accessoire d'une tombe plate.
- BIEZ. — Urne avec ossements calcinés provenant d'une tombe plate de la *Bruyère Marion*.
- COURT-ST-ETIENNE. — Urne cinéraire, petits vases, accessoires et grande épée de fer ployée provenant d'une tombelle de *La Quenique*.

(Photos Mariën.)

L'essor de l'Age du Bronze qui débuta dans nos régions vers 1600 avant notre ère, était tributaire, comme en de larges zones d'Europe Occidentale, du commerce maritime qui s'était établi par la « route atlantique » entre la Péninsule ibérique et l'Irlande, favorisant par la même occasion la Bretagne d'où nous parvint sans doute la très belle hache plate de néphrite vert, découverte au Loo près de Diegem et recueillie déjà à la fin du XVIII^e siècle par le géologue F.-X. Burtin qui la reproduisit dans son « *Oryctographie* » !

Des influences insulaires se reflètent toujours à l'Age du Bronze Moyen, entre 1400 et 1100 quand, selon le type de certains tertres funéraires, les « disc barrows », que l'on voit disséminés autour du célèbre sanctuaire de Stonehenge, en Angleterre, une des peuplades de notre Brabant éleva, sur les cendres de ses défunts, des tumuli « à enceinte » dont un exemplaire, à levée circulaire d'un diamètre de 45 mètres, se trouve sur les hauteurs de *Bonlez*. Le Brabant se doit de protéger ces monuments de type rare dont un autre était connu à *Rixensart*, et dont il en existe une douzaine à peine sur le Continent.

Au courant de l'Age du Bronze Final, entre les années 1100 et 650 avant notre ère, le Brabant allait connaître un apport assez important d'éléments ethniques nouveaux : des groupes, ensevelissant les restes calcinés des défunts dans des cimetières à tombes plates, dits « champs d'urnes », descendirent vers le début du millénaire le long du Rhin. Une partie se dirigea vers la Hesbaye où des communautés s'établirent près de *Lens-Saint-Servais* où nous connaissons le site d'habitat, et à *Noville-sur-Méhaigne* où fut découverte une nécropole. D'autres « champs d'urnes » furent établis par eux sur les hauteurs sablonneuses de la Haute-Dyle, à *la Bruyère Marion*, près du hameau de *Cocroux*, à *Biez*, et à *La Quenique*, près de *Court-Saint-Etienne*.

Au VII^e siècle avant notre ère, de nouvelles peuplades allaient inaugurer l'Age du Fer dans nos régions : des groupes de cavaliers armés de longues épées « hallstattiennes » de bronze ou de fer, venus de la Bohême ou de la Haute-Bavière, occupèrent la région de la Haute-Dyle, et près de l'ancien « champ d'urnes » de *La Quenique*, élevèrent des tertres funéraires au-dessus de l'urne cinéraire, contenant les restes de quelque guerrier défunt, près desquels

étaient posés l'épée brisée ou ployée et les débris du harnachement de cheval. A *La Quenique*, des tombelles imposantes sont encore actuellement visibles et méritent hautement d'être protégées comme monuments archéologiques. Les guerriers « hallstattiens » dominèrent encore la région vers les années 500 avant notre ère quand une des tombelles près de la *Ferme Rouge* fut érigée pour un guerrier accompagné de son épée à antenne, de sa hache de combat, de sa lance, de son coutelas et de deux mors de cheval.

Au cours du *Second Age du Fer*, des années 450 avant notre ère jusqu'à l'arrivée de César, l'Est du Brabant a dû être occupé par une peuplade celtique, non sans affinités avec le groupe de la Marne, peut-être par les Eburons ; les villages, situés sur les terres lourdes de la Hesbaye, dans le bassin de la *Haute-Gette*, ont connu une longue existence ininterrompue. Il serait souhaitable que la fouille systématique d'un de ces sites puisse illustrer cette année de campagne en faveur de nos sites archéologiques.

Quant à l'Ouest du Brabant, où les vestiges de la période de La Tène ne sont pas fort nombreux, elle a dû être occupée par quelque peuplade celtique, subjuguée, vers les années 150 avant notre ère, par la tribu belge des Nerviens, venue alors d'outre-Rhin. La frontière orientale de cette nation belliqueuse, rébarbative à toute intrusion commerciale, fière de son infanterie, protégée par une zone de haies à arbustes habilement entrelacés, devait couper le Brabant, comme plus tard la limite du diocèse de Cambrai, selon une ligne longeant la Lasne et la Dyle moyenne, puis passant à l'ouest de Louvain, ensuite se rabattant vers le nord-est pour couper la Grande Nèthe vers le milieu de son cours.

C'est peut-être aux abords de Bruxelles que les vestiges des dernières années d'avant la Conquête sont les plus parlants : sous les ruines de la villa d'*Anderlecht* fut trouvée une grande chaîne de foyer en fer, le *Kattepoel* livra des vestiges, à *Molenbeek*, le fond d'un puits recéla un seau à cerclages de fer, à *Strijtem* on découvrit un petit trésor de statères d'or.

(A suivre.)

Marc MARIËN.

Conservateur-adjoint
aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire.



LES SERRES ROYALES DE LAEKEN

A TRAVERS tous les siècles, l'homme a toujours aimé les fleurs : leurs teintes, leurs corolles gracieuses, leurs parfums. Elles ont apporté de la joie à ses yeux, ravi son cœur. L'Orient surtout a été conquis par cette magie vivante, au point qu'en Inde, on passe au cou de celui qu'on veut honorer, un immense collier de fleurs. En Occident, l'amour des fleurs n'est pas moindre : roses de Bagatelle, tulipes des champs de Hollande et, chez nous, émouvants géraniums qui, sur le rebord des humbles fenêtres, mettent leur note de gaieté dans un bégainage...

Une fois par an, à Bruxelles, dans un décor royal, des fleurs par milliers s'épanouissent devant les regards admiratifs du public : celles qui, au long des serres immenses de Laeken, forment des bouquets d'une incomparable splendeur.

Le parc royal de Laeken a une superficie de deux cents hectares. Il comprend notamment jardins, pelouses, golf, potager, pépinières, surtout ces serres dont la renommée, depuis si longtemps, a franchi nos frontières. Ajoutez à cela les trente hectares de la propriété du Stuyvenberg.

Ceux qui, sur place, s'occupent des plantations de Laeken, dépendent de la Donation royale et de la Liste civile. Ils sont une centaine d'employés, à la tête desquels se trouve M. Bertrand, horticulteur ou chef des services du Domaine royal. Sous ses ordres, il y a un chef de culture, des chefs de travaux, un chef ouvrier et un certain nombre de jardiniers. Chacun a sa spécialité. Ajoutons à ce bataillon, des manoeuvres, des peintres, des maçons, des vitriers, des chauffeurs de chaudières, des menuisiers. Tous sont triés sur le volet. Leur engagement définitif n'est assuré qu'après une période d'essai de six mois.

Le travail le plus délicat s'effectue dans les serres. Il y a, au château de Laeken, vingt serres à fleurs et quinze serres à vignes et pêchers. Toutes celles-ci ont été mises sur pied vers 1870, en l'espace de trois années. Leur grand artisan fut le roi Léopold II. On sait quelle était sa passion

LAEKEN.

- Les serres royales.
- Serre des camélias.
- Galerie autour de la rotonde avec fougères en suspension.

(Photos de Sutter.)



LAEKEN. — Serre des azalées; en-dessous : serre des primulas.
(Photos de Sutter.)

pour les fleurs. Depuis lors, les serres n'ont cessé d'embellir progressivement leurs collections.

La question du chauffage est ici capitale. Depuis quelques années, on a bâti de nouvelles installations qui permettent — sans qu'il y ait nul dommage pour les fleurs ou pour les plantes — de réaliser de larges économies au point de vue combustible. Cependant, ces serres consomment, bon an mal an, six cents tonnes de charbon. L'utilisation du mazout se généralise. Mais charbon ou mazout, il importe que règne dans les serres une température toujours égale. Sinon, c'est la mort. De là, une surveillance constante dont le grand instrument est le thermomètre, surtout en hiver où les rondes commencent très tôt le matin, pour se terminer vers les dix, onze heures du soir.

La culture de toutes les essences, l'entretien, non seulement des serres, mais du Parc royal entier, les allocations du personnel, le combustible, tout

cela nécessite évidemment de gros frais. Toutefois dans ces dépenses, n'intervient pas un centime des contribuables belges. Grâce à la prévoyance géniale de Léopold II, créateur de la Donation royale, tout est supporté par les revenus des forêts et des bois appartenant à cette Donation.

Chaque année, au mois de mai, les serres royales sont accessibles au public. C'est l'époque où elles déploient tout leur faste. Ici, les latanias des îles Bourbon, les bégonias « gloire de Lorraine », les camélias, les cinéraires, les hortensias. Plus loin, les azalées blanches, roses, rouges, mauves. Enfin, dans une allée qui fuit au loin, par grappes, les corolles de géraniums offrent la débauche incomparable de leur feu. Quel émerveillement ! Un peu plus loin, l'apothéose des fougères arborescentes et des palmiers du Congo qui, sous la





haute rotonde transparente, étalent leurs frondaisons opulentes. Où trouver pareil décor d'enchantement ?

La fête se poursuit. On frôle, au passage, des bananiers et un Vaquois originaire de Madagascar, des *azalea coxinea* ou plantes-mères qui donneront des bouturages remarquables, des essences japonaises, ma foi, très bien acclimatées dans notre pays. Une serre encore : des fuschias en arbre, un *abutilum* dont le feuillage est moucheté. Traversons maintenant la serre de Diane pour arriver à la serre du Miroir. : Léopold II fit placer là un miroir pour que s'y reflètent les plantes d'une serre voisine. Dans la calme tiédeur, croît un camphrier, proche d'un bouquet d'arums, de plantes épiphytes qui sont cultivées dans des troncs de fougères. S'ouvre à présent une serre de cactus et de jardins japonais en plein épanouissement. Dans la serre du Congo, d'imposants palmiers — *sabal* et *phenix cavariensis* — envoient leurs branches à huit mètres de hauteur. On marche, on marche toujours. A droite, un palmier très incliné qui totalise bien deux cents ans d'âge. Une petite forêt vierge laisse pousser des philodendrons qui produisent des fruits comestibles. Pour la fin, s'arrondissent des orangers qui datent d'Henri IV et où s'entremêlent des camélias aux tons divers.



LAEKEN.

- Serre des palmiers.
- Serre « Congo ».

(Photos de Sutter.)



LAEKEN. — Bananiers



— Plathycerium - Australie.
(Photos de Sutter.)

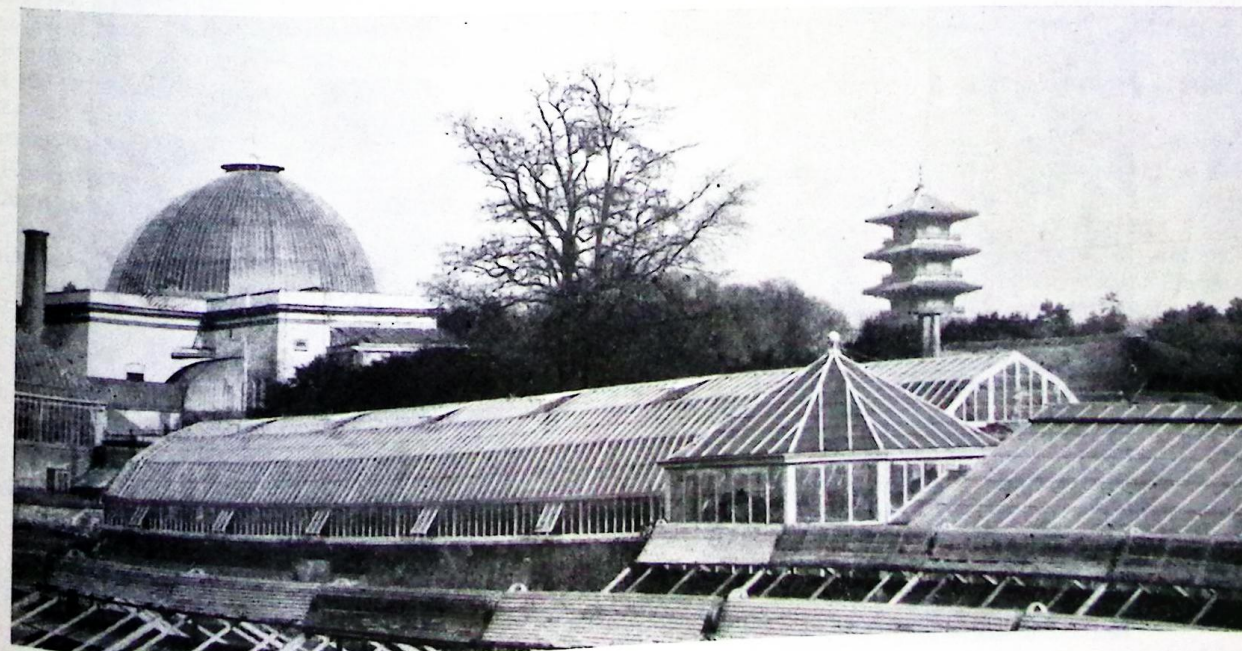
Nous possédons en Belgique des splendeurs artistiques, des monuments historiques, des sites grandioses dont la familiarité avec notre existence quotidienne finit par nous impressionner parfois d'une manière assez relative. Savons-nous assez que les serres de Laeken constituent pour notre pays — et pour le Brabant en particulier — un véritable joyau ?

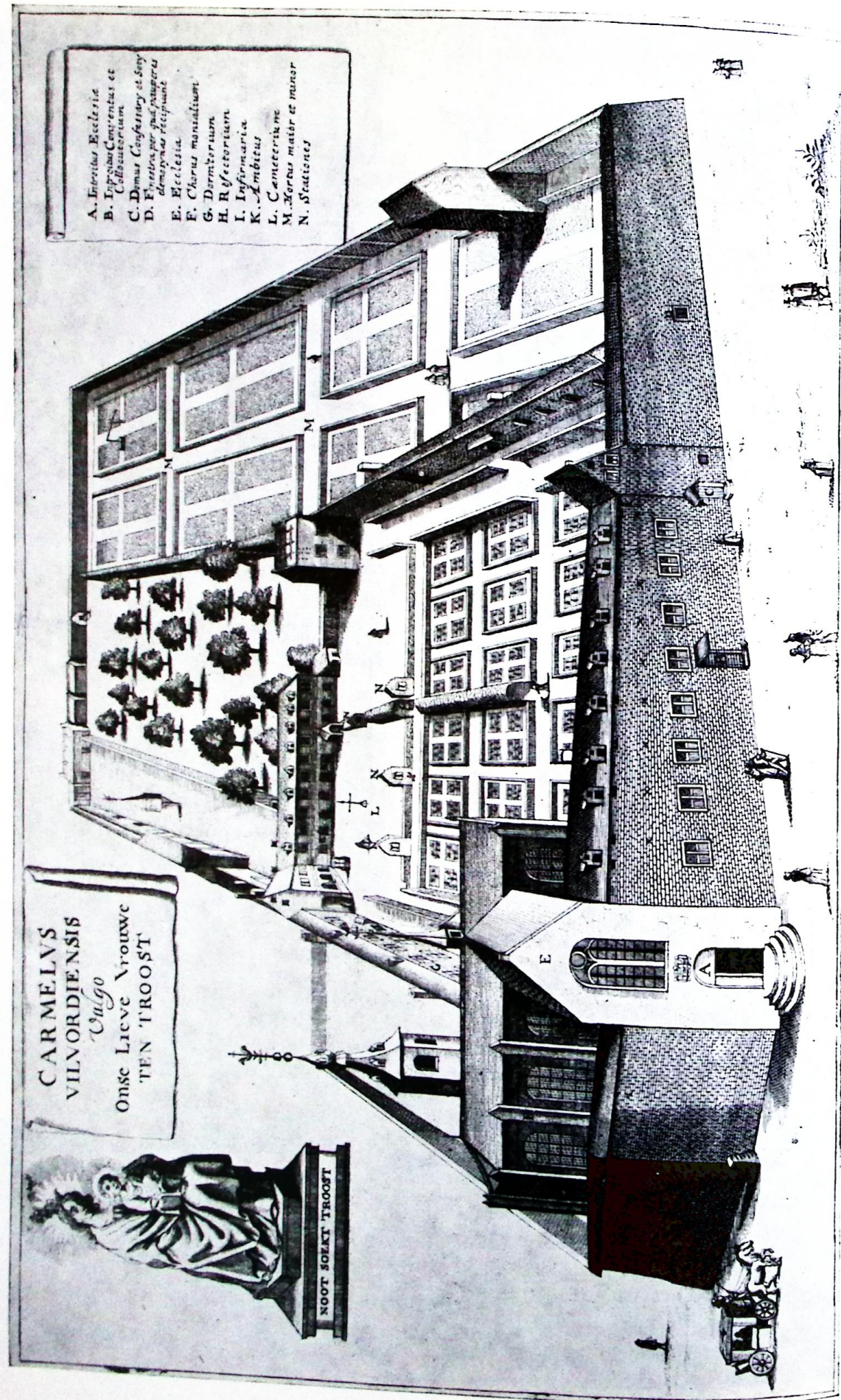
Raymond POREYE.

Les serres royales seront accessibles gratuitement les : 29 - 30 avril; 6 - 7 - 11 - 14 - 15 mai, de 14 à 18 heures.

Groupements et Sociétés : de 10 à 12 heures (demande préalable à adresser au Grand Maréchal de la Cour, Palais Royal, à Bruxelles).

Entrée : Porte du Débarcadère - Gros Tilleul.





VILVORDE. — Couvent des Carmélites; à gauche : Notre-Dame de la Consolation.

VILVORDE



VILVORDE. — La foule se presse devant les cages où sont exposés des pigeons et des poulets. (Photo Weemaels.)

PARMI nos coutumes les mieux observées, il y a celle de célébrer annuellement la kermesse de sa ville ou de sa paroisse. C'est également le jour de la dédicace de l'église ou bien encore la date que les pèlerins choisissent de préférence pour faire leurs dévotions à tel saint particulier. Malgré les transformations radicales adoptées dans notre mode de vie, depuis dix lustres, chacun y reste fort attaché. Il est encore en notre Brabant, toujours fort riche en folklore, toute une série de kermesses traditionnelles qui, quoi qu'en disent certains, ne tendent nullement à disparaître. Je pense entre autres au lundi de Pâques de Diegem, à la kermesse de Laeken et à la foire de la Consolation de Vilvorde.

A Vilvorde le jour de grande affluence est le lundi car on y organise, chose assez curieuse pour une ville essentiellement industrielle, un concours national agricole pour animaux reproducteurs. Il est de tradition aussi qu'à cette date, tout Vilvordeois, où qu'il soit, revienne participer aux réjouissances de sa cité.

Cette foire annuelle est fort ancienne et on en trouve les origines dans la dévotion que le peuple de la région a toujours portée à la statue miraculeuse de Notre-Dame de la Consolation. Cette « Sedes » fut donnée en 1248 au béguinage de Vilvorde par une fille d'Elisabeth de Hongrie nommée Sophie de Thuringe, épouse du premier duc de Brabant, Henri I^{er}. La statue est exposée dans une très intéressante église baroque qui sert de chapelle à l'une des quarante et une communautés carmélites de notre pays.

Une confrérie de Notre-Dame de la Consolation fut instituée par décret de Robert de Croy, évêque de Cambrai, du 31 août 1538. C'est par la même occasion que fut instituée la procession du troisième dimanche suivant Pâques.

Un intéressant sanctuaire baroque.

Au moyen âge l'endroit était occupé par un hôpital dédié à saint Nicolas et fréquenté surtout par les passants et les pèlerins. Les carmélites n'y vinrent qu'en 1578.

C'est en 1468 que ces religieuses essaimèrent de Liège où leur couvent, le Val des Trois Marie, avait été mis à sac par les troupes de Charles le Téméraire. Elles s'établirent d'abord au béguinage installé pour lors hors les murs au lieu-dit Stevoort. Déjà cité dans un document de 1239, le béguinage subsista jusqu'au 12 février 1578, jour où il fut brûlé par les iconoclastes. Il ne fut plus rebâti. Seule une chapelle élevée en bordure de la chaussée de Louvain en rappelle encore le souvenir.

Béguines et carmélites auraient d'abord cohabité, mais cette fraternité ne dura guère. Elles se disputèrent puis finalement se pourvurent en justice où leur procès dura cent vingt huit ans ! En 1646, les carmélites installées depuis longtemps rue de Louvain chargèrent le maître maçon Pierre Dufour de leur bâtir un nouveau sanctuaire en lieu et place de la chapelle de l'hôpital St-Nicolas : c'est la nef du sanctuaire réservée aux cloîtrées. De plan rectangulaire et de style gothique tardif, elle est divisée en trois nefs qu'éclairaient des baies ogivales à cintre surbaissé.

Vers 1663, elles rebâtirent la partie du sanctuaire accessible au public en construisant un clocher octogonal sur base carrée et une coupole hexagonale posée sur une construction de style baroque à plan rayonnant.

Quatre des six côtés de la coupole, dont le tambour intérieur est hémisphérique, sont constitués par une abside à trois pans. Le chœur proprement dit, orienté, se termine également par un chevet tripartite. A la cure proche où gîte le desservant, un norbertin de Grimbergen ayant rang de recteur, est une « Madeleine au pied de la croix » signée Portaels.

Une gloire locale.

La population vilvordoise témoigne encore beaucoup d'intérêt pour l'œuvre et pour la personnalité de cet artiste qui naquit ici même en la brasserie de l'Etoile, face à l'église de Notre-Dame de Bonne Espérance, le premier mai 1818. L'immeuble est occupé de nos jours par les services des travaux publics communaux. Formé à



l'Académie de Bruxelles par Navez dont il épousa plus tard la fille, puis à Paris par Paul Delaroche, Portaels, après avoir remporté le prix de Rome, se mit beaucoup à voyager en Europe et en Afrique septentrionale. Chez nous il joua un rôle novateur en pratiquant un orientalisme très réaliste qui apparaît tout particulièrement dans les œuvres de cet artiste conservées à l'Hôtel de Ville dans le cabinet mayoral.

Appelé à la direction des Académies de Gand en 1847 puis de Bruxelles en 1878, Portaels se fit rapidement remarquer comme l'un des meilleurs professeurs de son temps. Il a formé une foule d'élèves devenus eux-mêmes des maîtres tels Léon Frédéric et Emile Wauters. Il ouvrit également dans son atelier de la rue des Abricots, une académie où la plus grande liberté était laissée aux élèves. De nos jours encore existe à Vilvorde une école des Beaux-Arts où l'enseignement se donne toujours selon les principes établis par le maître local. Elle est une rénovation du Cercle royal Portaels qui groupe tous les artistes de l'endroit en une association professionnelle fort active.

A l'église, où on le tint sur les fonts, Portaels offrit un triptyque d'une excellente facture évoquant la Visitation.

Une remarquable église ogivale.

Cette église de Notre-Dame de Bonne Espérance est un remarquable spécimen d'architecture ogivale brabançonne construite en pierre blanche de Houthem, hameau vilvordoïse. Chose rarissime en nos régions, une inscription pariétale taillée en beaux caractères gothiques sur l'un des piliers de la croisée, nous révèle le nom de l'architecte, un certain Adam Gherys qui fut aidé d'un nommé Obens. On y lit :

« Adam Gheris erat fundator hujus ecclesiae, (at) que Obens fuerat parator variarum formarum sub eo ac (sub) Egidio Braken; sub Io (hanne) Craembot et H (enrico) Molonano. Mille tricentis sex decem et bis duodenis, festo Elisabet; Mater horum, tu memor esto » soit « Adam Gherys était l'architecte de cette église, et Obens fut le constructeur de ses formes diverses sous (la direction du) précédent et sous (celle de) Egide Braken. (Les travaux sont exécutés) sous (le contrôle de) Jean Craembot et de Henri Moleman. En l'année mille trois cent, six fois dix et deux fois douze (1384), en la fête de ste Elisabeth; toi, mère de ceux-ci, souviens-toi d'eux. »

VILVORDE. — Eglise Notre-Dame de la Consolation.

(Photo de Sutter.)

Ce millésime 1384 marque l'achèvement d'une partie importante des travaux, le chœur et le transept. On manqua sans doute de fonds car la nef, plus lourde, ne semble pas appartenir au plan primitif. On ne l'édifia qu'au XV^e siècle et elle ne fut voûtée qu'en 1486. Plus élégante est la chapelle des SS. Antoine et Corneille (± 1500) accolée entre le chœur et le croisillon méridional. Elle comprend deux travées et se termine en un chevet pentagonal. A l'opposé, à senestre du chœur, subsiste une modeste construction du XIII^e siècle dont les murs intérieurs sont creusés de crédenches et d'armoires.

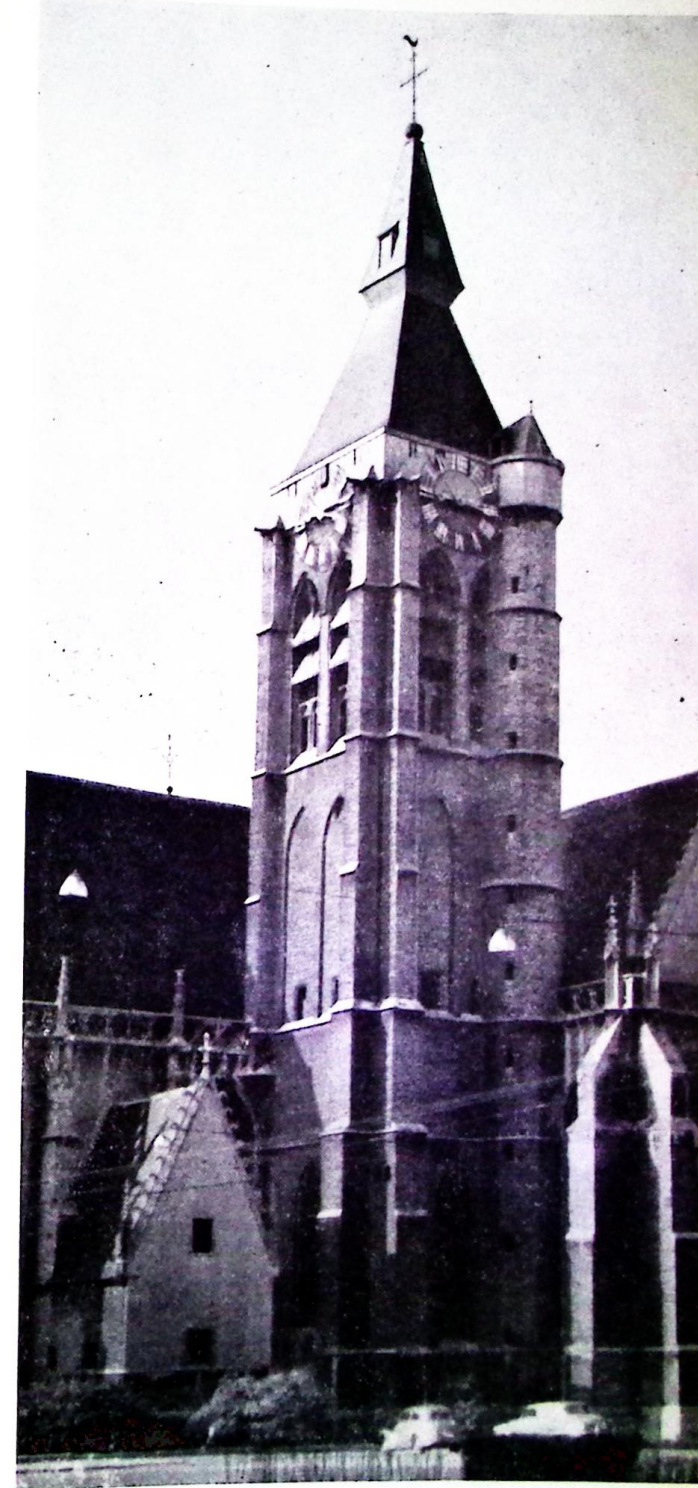
L'église a été restaurée intérieurement en 1889 puis extérieurement sous la direction de Lange-roek en 1901. Le plan en croix latine a cette particularité qu'il prévoit de chaque côté du chœur une tour carrée dont le rez-de-chaussée s'ouvre sur le transept pour former deux chapelles. La tour méridionale, à peine ébauchée, s'achève octogonalement. Le clocher, divisé en quatre étages, se termine par un chemin de ronde taillé dans l'épaisseur des murs et par une flèche ajoutée au siècle dernier.

Le chœur (1342-1384), à chevet pentagonal, baigne d'une intense lumière dispensée par dix grandes verrières. A l'abside, les contreforts étagés sont décorés de pinacles. Le croisillon nord, le plus ancien, s'achève par un pignon percé d'une baie en forme de triangle curviligne. La nef, aussi longue que le chœur, est séparée des larges bas-côtés par six forts piliers. L'église est couverte de voûtains de briques sur croisées d'ogives en pierre. Elle est très intéressante du point de vue sculptural. Les clefs de voûtes historiées, les consoles sculptées et les colonnettes à chapiteaux à feuilles sont des ouvrages de qualité.

On remarquera plusieurs pierres tombales remarquables. L'une, en marbre noir, rappelle la mémoire de Charles de Bourgogne († 1555). L'autre suscite l'étonnement par sa représentation d'un cadavre dévoré par les vers. Ainsi le voulut Philippe de Dongelberghe décédé en 1643.

Les regards des visiteurs se portent surtout sur les stalles, chefs d'œuvres de l'art baroque, incomplètes cependant. Le millésime 1663 se lit dans un cartouche de la face latérale d'un accou-doir. Elles racontent, surtout, la Passion. Conçues pour le prieuré de Groenendaël, elles furent mises en place à l'église primaire de Vilvorde en 1786. La chaire à prêcher, primitivement à St Georges d'Anvers, est l'œuvre d'Arthur Quellin le Jeune († 1665).

L'église possède des orfèvreries remarquables, des dinanderies dignes d'intérêt et une belle collection de tableaux dus à Michel Coxie, Godefroid Maes (Evangélistes XVII^e siècle), Luc Franchois le Vieux, Verhaeghen, Annibal Carrache... La Vierge de Bonne Espérance est une sculpture en bois du XVI^e siècle.



VILVORDE.

Eglise Notre-Dame de Bonne Espérance.

(Photo de Sutter.)



Vieilles pierres.

Le développement sans cesse croissant de la cité imposa la construction de nouveaux sanctuaires aux hameaux de Kasai, du Far-West et de Beauval. Certaines succursales telles Houthem et Koningsloo (1719) sont plus anciennes. Plus intéressante est la chapelle de l'hôpital Notre-Dame proche du pont sur le canal. Bâtie en style baroque en 1692, elle fut fortement restaurée en 1876. Elle abrite quelques œuvres d'art intéressantes dont une Vierge malinoise du début du XVI^e siècle. Cet hôpital est une antique fondation remontant au XIII^e siècle, établie ici grâce à l'initiative de la commanderie des Vieux Jons, de l'ordre teutonique. L'évêque de Cambrai, Nicolas, y établit des sœurs hospitalières augustines en 1257. Elles s'y trouvent toujours. L'abbaye de la Cambre était grande dîmeresse et jouissait du

VILVORDE. — Eglise Notre-Dame de Bonne Espérance. Pierres tombales :
 • Charles de Bourgogne et son épouse († 1553 - † 1555).
 • Philippe de Dongelberghe († 1643).
 (Photos de Sutter.)



droit de patronage des sanctuaires. C'est à la suite d'une cession faite en 1245 par le chapitre d'Aix-la-Chapelle que ce moutier de cisterciennes devint la bénéficiaire de ces droits, de deux cents bonniers de terre et de divers biens moyennant un cens annuel de 35 marcs de Cologne. Pour l'administration de ce domaine, l'abbaye disposait d'un groupe de constructions connu sous le nom de Monickhof dont il subsiste des vestiges avenue Nowé, notamment une curieuse poterne datée 1754. Longue rue des Moulins, on remarquera la façade de l'ancien couvent des Dominicains qui se chargèrent de l'enseignement des humanités au nom de la ville et ce dès 1644. Un peu plus loin, à l'ombre de l'église principale, nous visiterons cette curieuse construction ancienne faite de briques accolée à une tour carrée connue sous le nom de *Kijk-Uit (Vigie)*. Le flâneur s'arrêtera devant plusieurs maisons cossues du XVIII^e siècle construites en pierres blanc-jaunâtres, caractéristiques de la région. Elles ont conservé leur mobilier ancien. Grand'Place, le café « Au roi d'Espagne » est une maison à pignons et baies à meneaux. L'antique chambre de rhétorique vilvordeuse « *De Goubloem* » qui existe depuis le XV^e siècle, s'y réunit autrefois. Rue de Louvain, la façade de l'ancienne demeure des d'Alskerberge s'adonne d'une grande pierre portant le blason de Nicolas Damant, courageux chevalier brabançon.

Un peu d'histoire.

L'origine de cette antique cité brabançonne est fort mal définie. Ce qui est certain c'est qu'elle existait déjà à l'époque romaine. Un important « *diverticulum* » venant de Asse et se dirigeant vers Elewijt passait la Senne à hauteur du pont actuel. On trouvera encore un tumulus au Senecaberg, hameau de Borcht, tout proche. Le christianisme pénétra très tôt ici et on affirme que *ste Amalberge* y vécut. Fort curieuse est l'évolution du nom de la cité. *Filfurdo* (779), *Filfort* (947), *Fillefurt* (972), *Filfordia* (1192) qui évolua en *Vilvorden* en 1339.

En 1192 déjà, le duc de Brabant Henri I^{er} accorda à l'agglomération sa charte d'affranchissement en tant que commune indépendante. C'est pour rappeler cet heureux événement que la ville a donné son nom à l'une de ses principales artères. Plus tard, Vilvorde prit la tête d'une des huit mairies du quartier de Bruxelles. Elle se composait de dix-sept paroisses. Vilvorde s'entoura de murailles dès le XII^e siècle. L'appui de Jeanne et de Wenceslas permit de les amplifier en 1357. Elles comptaient désormais vingt-cinq tours et étaient percées de quatre portes. Le blason de la ville « *de gueules au château d'or* » indique à suffisance un caractère nettement militaire. Ce puissant château-fort, sorte de Bastille brabançonne, s'éleva de 1375 à 1380. Il joua un rôle important, non seulement dans l'histoire de la ville mais encore dans celle du Brabant. On en fit une prison d'Etat et d'illustres personnages y subirent, non seulement la détention, mais encore la torture. Ce fut le cas de William Tyndal premier traducteur de la Bible en langue vulgaire, qui pour ce fait fut étranglé puis brûlé le six octobre 1536 sur la Grand-Place de Vilvorde. Depuis lors la Bible a été traduite en des centaines de langues différentes! Une statue du boulevard Roosevelt où se recueillent les amis de la Liberté rappelle son souvenir. Les frais énormes entraînés par fréquentes réparations imposèrent la démolition du château en 1774. L'architecte Dewez le remplaça par une *maison de correction* qui existe toujours. Elle servit longtemps de réclusion aux militaires et de nos jours encore, au pays liégeois, *Vilvôr* est synonyme de *vaurien*. En 1918, on y entassa jusqu'à dix-huit cents patriotes dont cinq cents femmes.

La position privilégiée sur une importante rivière pour lors navigable permit à la ville d'atteindre, dès le moyen âge, un beau développement. Située, de plus, au milieu d'un pays de riches carrières, elle devint rapidement le plus important marché de pierres du Brabant. Une ordonnance promulguée par Charles le Téméraire le seize septembre 1468 nous apprend qu'elle exportait ses produits non seulement à Gand, à Bruges et à toute la côte belge, mais encore à



VILVORDE. — Eglise Notre-Dame de Bonne Espérance. Les stalles, chef-d'œuvre baroque. Au-dessus : un triptyque dû à Portaels, évoquant la Visitation.
 (Photo de Sutter.)

l'Ecluse, à Bréda, à Bois-le-Duc, à Rotterdam, à Utrecht et à St Omer. La ville fut aussi l'un des principaux centres drapiers brabançons et cette industrie y fleurissait avant 1357. Des chartes de

métiers furent accordées aux drapiers en 1393 et aux brasseurs le 12 août 1369. Cette industrie brassicole fut toujours prospère ici car l'impôt sur la bière a toujours servi à payer les impôts exceptionnels de la ville déjà en plein développement au XIV^e siècle. Froissart raconte qu'en 1339, le roi d'Angleterre Edouard III y vécut de nombreux mois au milieu de seize cents chevaliers et de dix mille archers. En 1347 des fêtes fastueuses marquèrent la célébration en ses murs du mariage de Louis de Mâle et de Marguerite, fille du duc de Brabant, Jean III.

Un siège particulièrement meurtrier et destructeur remit en jeu l'existence même de la ville.

Les milices malinoises qui la veille « faisaient à Vilvorde grande chère ensemble de boire et de manger » furent assiégées dès l'aube par les troupes venant de Bruxelles. « Les Malinois qui reposaient leur sang doucement furent réveillés durement ». Si durement qu'ils furent ou occis ou prisonniers. Tous les biens meubles furent « chargés sous l'eau, sus chariots et sus chevaux ». L'incendie fut allumé et consuma la ville aux trois quarts.

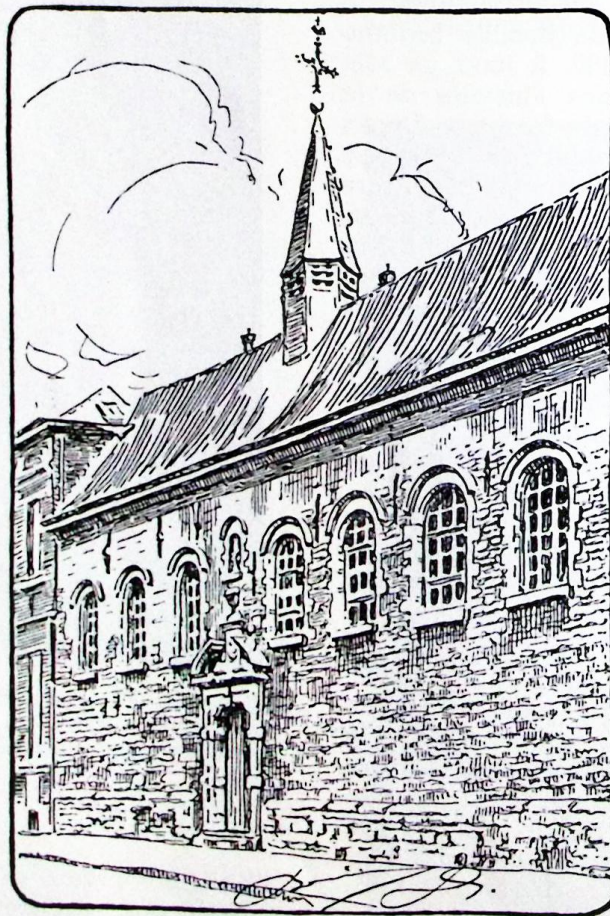
Ce fut un coup terrible pour la ville et l'industrie drapière ne se releva plus.

La construction d'un canal de Bruxelles à Willebroek de 1550 à 1561 sous l'impulsion de Jean de Locquenghien, sire de Melsbroek, offrit à la ville de nouvelles possibilités. Elles s'affirmèrent davantage encore au début du siècle lorsque d'importants travaux supprimèrent les écluses et augmentèrent le tirant d'eau. Vilvorde, port de mer, devenait une réalité. Les nombreuses usines qui s'établirent au long du canal furent reliées par un « chemin de fer industriel » qui compte actuellement 32 kilomètres de réseau et qui relie 170 usines.

Cet important développement industriel fait parfois regretter le Vilvorde bucolique d'autrefois que les Bruxellois appréciaient tout particulièrement. Une série de lithos permet de reconstituer cette atmosphère. Disparus,

hélas, le pittoresque pont-levis et les maronniers vénérables qui faisaient de la grand-place un endroit plein de charme et de poésie. Disparus également le vieux béguinage rebâti en 1622, les cinq moulins à eau assis sur la rive droite de la Woluwe et celui de Speymolen au visage si caractéristique qui se dressait fièrement face aux vents du septentrion. Disparus aussi le bateau mouche de Capelle-au-Bois et les accueillantes guinguettes au bord de l'eau où se retrouvaient les doux rêveurs et les amoureux. Jules Delacre les a évoquées dans son « Chant provincial ».

*« Mais il en est d'autres encor,
Avec aux murs des cadres tout en or
où posent l'ancien Roi et sa famille
Et les affiches violentes du notaire
Et le ratelier de pipes en terre
Et le comptoir ventru qui brille
De cuivres, d'étains et de poteries
Et la luisante pompe à bière
Dressant ses bras en porcelaine
Où pend la lettre mortuaire de la semaine... »*



VILVORDE. — Chapelle de l'Hôpital Notre-Dame.
(Dessin à la plume de J. Bonnaer.)

Ecrivains et artistes.

Poète à la sensibilité délicate, Jules Delacre s'intéressa aussi et surtout au théâtre où il joua un rôle d'avant-garde. Créateur du théâtre du Marais qui occupa une place importante dans la vie artistique bruxelloise de 1922 à 1928, il écrivit aussi d'excellentes pièces telle celle « Rosalinde » qui connut le succès.

Vilvordeois d'adoption et poète lui aussi, Jules Minne se signale par un art tout de mesure et de distinction. Il trouva une grande partie de son inspiration en terre bantoue où il résida fort longtemps. « Maisons de feuilles au bord des rivières, cloisons des chambres d'écorce ou de terre battue, c'est là que nous avons conçu le grand poème humain « l'Afrique qui s'éveille et

dont l'âme surprise aux profondeurs a gardé le sens des paroles perdues pour faire naître en nous le premier univers de l'homme dont le regard se cherche encore au reflet des étoiles... »

Poète et essayiste de talent, Raymond Vander Burght est l'auteur, entre autres, d'un ouvrage sur « Joseph François, peintre belge, émule de David (1759-1851) ». Son épouse Anne-Faule du Bourg, romancière est l'auteur notamment de « L'orgueil du Péché ».

Récemment a disparu le Dr Tricot-Royer, un fin lettré doublé d'un savant historien de la médecine qu'il professa longtemps à notre Alma Mater. Savant de réputation internationale, il a signé une multitude d'études du plus haut intérêt. Un autre Vilvordeois, Henri Lavachery, professeur à l'U.L.B., a voué sa vie de savant et d'esthète à l'étude de l'art chez les peuples primitifs. Peu de temps avant sa mort, il publia un prestigieux tableau de l'évolution de la plastique en Afrique Noire sous le nom de « Statuaire de l'Afrique Noire ». Son père, romancier, était l'ami de Lemonnier qui lui rendait parfois visite. A cette époque vivait à Vilvorde, en une rue proche de la grand-place et qui depuis porte son nom, l'écrivain hollandais Nolet de Brauwere qui exerça une grande influence sur les écrivains flamands de son temps. La maison où il composa une grande partie de son œuvre est un élégant hôtel particulier dont la façade est percée de baies à meneaux et d'une grande porte cochère.

Rappelons en passant que Van Helmont a passé une partie de sa vie studieuse à Vilvorde où il poursuivit ses recherches d'alchimie tout en exerçant la médecine par charité. Il écrit « ...je me retirai à Vilvorde, loin de la foule afin d'être moins en contact avec le monde et de pouvoir y continuer à passer en revue les règnes végétal, animal et minéral, tout ce qui est intéressant d'analyser en disséquant les corps ou en les analysant... » Ses enfants naquirent à Vilvorde notamment son fils Mercure, médecin, polygraphe.

Il courut le monde et l'aventure, fut le premier à s'occuper de l'éducation des sourds-muets et vécut longtemps en compagnie des Bohémiens pour étudier leur langue et leurs usages.

Sous l'égide de Portaels s'est développée ici une véritable « école » groupant des peintres tels Brouwers, sa disciple Marcelle Blum, Bonaert, Bollé, Baert, Luypaert, Leemans, Pellegrin et beaucoup d'autres qu'on ne finirait pas de nommer. On y compte aussi des graveurs et des sculp-

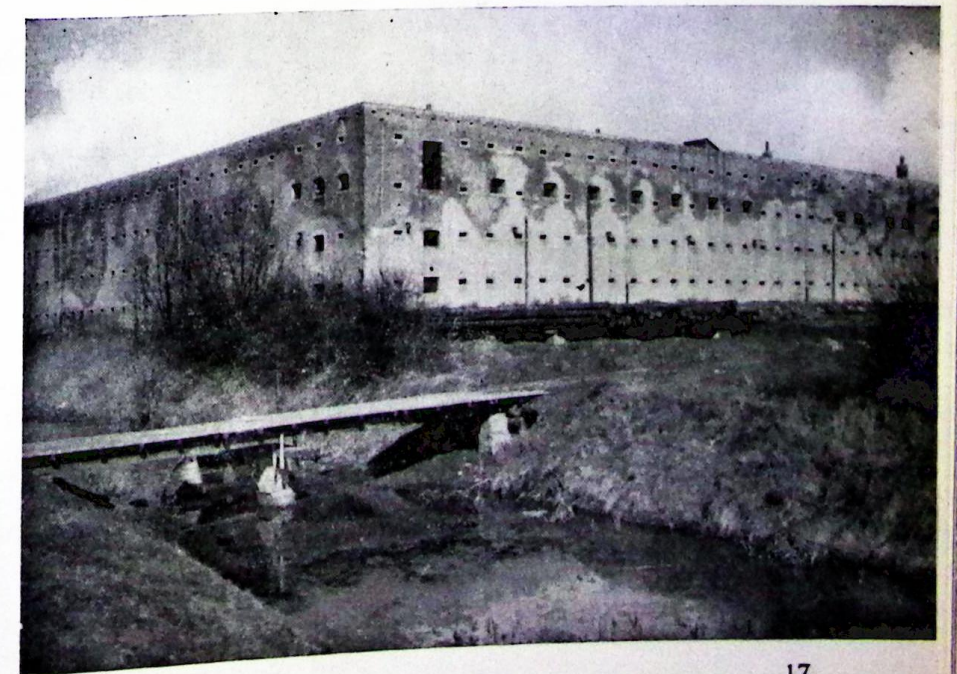


VILVORDE. — Cour intérieure du béguinage
(au moment de la démolition.)

teurs pleins de mérites tel Rik Poot. Deux autres Poot s'illustrèrent, l'un au théâtre (il fut longtemps le directeur du théâtre flamand), l'autre en musique, Marcel Poot, qui dirige le Conservatoire de musique de Bruxelles, est l'un de nos compositeurs les plus originaux.

VILVORDE. — Cette maison de correction appartient au passé, mais connut une grande affluence au XIX^e siècle.

(Photos Nels.)



Folklore.

Naguère la cuisine vilvordoise était surtout réputée pour ses spécialités hippophagiques. Cette tradition est toujours respectée mais dans des proportions moindres qu'auparavant. Comme dans chacune de nos régions il est de tradition de préparer ici tel plat à telle date déterminée du calendrier. C'est ainsi qu'à chaque Toussaint, le souper de chaque famille se compose obligatoirement de crêpes à la farine de seigle qui ne sont pas sans rappeler les savoureuses boukètes du pays liégeois. Les manifestations folkloriques vilvordoises sont animées par les ébats des quatre géants : Reus, Reusine et leurs enfants Mieke et Janneken. L'élément le plus original du folklore local est sans conteste le « Hupsasa », sorte de poupée fort ancienne lancée d'un drap blanc tenu par quatre fortes commères, à la face rubiconde. Au dire du spécialiste il s'agit là d'une évocation du mari berné. Quoi qu'il en soit lors d'une visite de la salle Goya à l'incomparable musée du Prado, nous avons eu la surprise d'y découvrir une toile représentant assez exactement notre « Hupsasa ». « El Pelete » (Le mannequin) se trouvait primitivement dans la chambre à cou-



cher des Enfants au Palais Royal. Des confrères espagnols ont bien voulu me dire qu'il s'agit là d'une coutume, jadis, très populaire en Espagne.

A mes amis pédestriants.

Négligés de plus en plus, ô combien injustement, par la propagande touristique, je proposerai ensuite deux itinéraires aussi attachants que séduisants.

La première promenade débute au-delà du pont mobile jeté sur le canal. Elle se poursuit à gauche par le domaine des Trois Fontaines acquis, il y a quelques années, par la municipalité vilvordoise qui l'a aménagé de manière telle qu'il répond à toutes les exigences du tourisme social. Au centre du domaine se trouvait un château que les Allemands brûlèrent avant leur départ en 1944. Peut-être avaient-ils quelque raison car lors de la première guerre mondiale cette agréable demeure servit de repère au sinistre von Bissing, gouverneur militaire pour la Belgique, qui y mourut dans des conditions assez mystérieuses. Quelques gracieuses dépendances nous ont été conservées. Elles sont parfaitement intégrées dans le nouvel aménagement du parc et des jardins. Ce nom de Trois Fontaines trouve son origine dans une fontaine monumentale alimentée par des sources et établie aux frais de la ville de Bruxelles sur le canal de Bruxelles qui se trouve en contrebas. Sa disposition était telle qu'on ne pouvait voir à la fois que trois des quatre jets d'eau d'où, par synecdoque, la dénomination toujours en usage de nos jours. Un saint Michel de pierre surmontait cette fontaine où, à la bonne saison, les élégantes bruxelloises venaient se rafraîchir.

Du domaine municipal, notre promenade se poursuit vers Grimbergen au milieu d'une campagne accidentée et pittoresque où serpentent des sentes fort bien entretenues. Au-delà du « Spansche Lindebaan » nous atteignons le parc communal qui recèle les restes de l'antique château des puissants féaux du lieu. Au-delà d'une superbe cathédrale de verdure apparaît l'abbatiale norbertine, l'une des églises baroques les plus attachantes de notre pays.

Grimbergen offre bien d'autres attraits : ses moulins qui, parfois, fonctionnent encore, des vieilles maisons et des fermes des plus picturales, son terrain de petite aviation. Le domaine de Bouchout et le Heysel, aussi, ne sont pas loin.

Un autre itinéraire tout aussi attachant prend son départ au pont du chemin de fer établi sur la route Alost-Louvain. A gauche s'amorce l'avenue de Bavay qui nous rappelle le nom d'un pépinié-

VILVORDE. — L'élément le plus original du folklore local est sans conteste le « Hupsasa ».

Tableau de Rubens, représentant une fête champêtre dans un parc qui serait celui de Herlaer. Le château serait le château-fort de Vilvorde.

(Musée de Vienne.)



riste renommé du début du XIX^e siècle. Ses installations, remarquables pour l'époque, furent visitées à plusieurs reprises par Léopold I^{er} d'où le nom de pépinières royales qu'elles prirent par la suite. On trouve là, en 1848, les origines de l'école nationale d'horticulture des plus réputées, tant en Belgique qu'à l'étranger. On peut y visiter d'intéressantes collections didactiques notamment de champignons et de papillons de tous pays, unique celle-là. De l'école, entourée d'un domaine de 21 hectares aux essences fort belles, un chemin capricieux vagabonde au travers de prairies coupées de ruisseaux nonchalants vers lesquels se penchent les saules têtards.

Le chemin mène tout droit au bucolique hameau d'Houtem où s'arrêta souvent Teniers lorsqu'il résidait au « Drij Toren ». D'autres ombres familières nous ont rejoints. Un grand peintre flamand

et sa jeune épouse sont là qui nous invitent dans leur charmante demeure champêtre. Elle se dissimule derrière un écran boisé que précède un riant paysage animé par de hauts blés mouvants. Cette nature luxuriante inspira au Maître plusieurs de ses chefs-d'œuvre. C'est avec regret que nous dirons au revoir au Steen où il fait bon vivre, loin de la vaine agitation humaine, loin du bruit.

Emile POUMON.

Abonnez-vous

au

"Folklore Brabançon"

Tout sur l'histoire
et le folklore
de votre province

Revue trimestrielle

Abonnement : 125 francs
Prix du numéro : 35 francs
C. C. P. 255.94





HAKENDOVER. — La légende en image. (Photo Callebaut.)

HAKENDOVER

LE lundi de Pâques — 3 avril, cette année — a eu lieu à Hakendover, en Brabant, à quelques kilomètres à l'est de Tirlemont, une très originale procession.

Une légende naquit dans ces parages, Dieu sait quand, légende charmante d'ailleurs, où le chiffre 13 joue un rôle singulier.

Or donc, vers l'an 690, vivaient dans le pays trois jeunes filles nobles. L'histoire n'a pas retenu leurs noms. Comme elles étaient très pieuses, elles résolurent de se consacrer à Dieu. Mais elles voulurent d'abord construire, à leurs frais, en un lieu solitaire, une chapelle dédiée au Sauveur.

Elles arrivèrent à Hakendover. De grand matin, au jour fixé, les travaux commencèrent, entrepris avec zèle par des ouvriers de la région. Le soir, chacun rentra chez soi. Mais quand, le lendemain, nos travailleurs se rendirent au chantier, leur étonnement fut grand : les anges avaient démolé toute la besogne de la veille.

Les jeunes filles jetèrent alors leur dévolu sur l'endroit dénommé *Steenberg*. Et l'on se remit à l'ouvrage. Le lendemain matin, même bouleversement. A cette vue, les jeunes filles crurent que leurs péchés étaient l'obstacle à la réalisation de leur dessein. Elles prièrent Dieu de leur indiquer un endroit à son choix. C'est alors qu'un messager céleste leur apparut.

— Le Seigneur a fait lui-même élection du lieu de la chapelle, dit-il. Levez-vous et suivez-moi.

Elles obéirent. L'ange les mena jusqu'à l'emplacement où s'élève aujourd'hui l'église d'Hakendover. L'hiver battait son plein. Or, nouveau phénomène : il y avait, au milieu de la campagne enneigée, un espace délimité par

un fil de soie rouge, recouvert d'une herbe d'un beau vert et de fleurs multicolores.

— C'est ici, reprit l'ange, que, selon la volonté de Dieu, vous construirez la chapelle. Mais vous employerez, pour l'élever, douze ouvriers, Pas davantage. Le Sauveur lui-même sera le treizième.

Il disparut. Ce jour-là était le treizième après l'Épiphanie...

Selon l'ordre reçu, les jeunes filles embauchèrent donc douze travailleurs. Avec entrain, ceux-ci s'attaquèrent à l'œuvre. Toute la journée, sans pour ainsi dire lever la tête, ils furent à l'ouvrage. Et le lendemain. Et le surlendemain. Tout allait bien.

Mais on remarqua vite qu'un treizième ouvrier s'était joint aux autres. Jamais fatigué, il besognait d'arrache-pied. Toutefois, au moment du repas et de la paye, il n'y avait plus que douze hommes, et ceux-ci étaient incapables de découvrir qui d'entre eux était absent, car il leur semblait toujours que tous se trouvaient présents...

En un temps record, la chapelle fut bâtie. Un peu plus tard, deux évêques vinrent pour consacrer le sanctuaire. Au jour dit, la foule s'était rassemblée autour des prélats. Le pontife le plus âgé, revêtu des habits épiscopaux, mitre en tête, avec le goupillon s'appêtait à asperger, selon les rites liturgiques, les soubassements de la chapelle. Tout à coup, il fut frappé de cécité. Son collègue allait, à son tour, esquissier le geste de bénédiction avec l'eau lustrale. Subitement, son bras resta étendu : il était paralysé.

Rentrant en eux-mêmes, les deux évêques reconnurent avoir voulu agir contre les desseins de Dieu. Ils implorèrent

leur pardon, promirent de protéger efficacement la chapelle. Dieu s'émut : ils furent guéris.

Telle est la légende, comme il en est tant qui ont fleuri sur notre sol.

De nos jours, on peut voir, dans l'église d'Hakendover, un retable sculpté, en chêne, de 6,25 de long sur 2 mètres de haut. Œuvre d'un artiste inconnu du quatorzième siècle, ce retable constitue une des sculptures, peut-être, des plus remarquables de toute la région. En treize tableaux (encore le chiffre 13), cette pièce raconte, avec une naïveté touchante et une minutieuse exactitude la fondation du sanctuaire d'Hakendover.

Depuis des siècles, de nombreux pèlerins sont toujours venus en cet endroit. Chaque année, dans la nuit du 16 au 17 janvier, se déroula longtemps là-bas un pèlerinage bizarre : celui des treize tours.

Les pèlerins se sont réunis à l'église. Quand le coup de minuit tombe du clocher, le curé leur adresse quelques mots. Puis, ils se mettent en route, quel que soit le temps : vent, pluie ou neige. Tout en priant, ils se rendent jusqu'à la chapelle de Notre-Dame des Pierres, où les trois vierges d'antan auraient été ensevelies. Ils reviennent ensuite à Hakendover.

Treize fois de suite, ils effectuent ce trajet, en souvenir du treizième ouvrier qui, de si active manière, contribua, voici treize cents ans, à l'érection de la chapelle. Ces allées et venues se poursuivent jusque vers les huit ou neuf heures du matin. Cela s'appelle : faire la Treizaine. Il y a des pèlerins qui ont tenu à faire cette pieuse randonnée, treize ou même vingt-six années d'affilée. Tels ont accompli ainsi trente-neuf pèlerinages !

Mais beaucoup de gens ne peuvent, en plein mois de janvier, se déplacer jusqu'à Hakendover. C'est pourquoi on convint, voici bien du temps déjà, d'organiser chaque année, le lundi de Pâques, ce qu'on appelle la *Procession du Rédempteur*. C'est le plus grand jour d'Hakendover. On vient en nombre, non seulement de tous les clochers à la ronde, mais de régions éloignées du pays. La grand'messe terminée, s'ébranle la procession. A travers champs, on emprunte un itinéraire qui durera près de deux heures. Pas question de suivre les chemins battus. On va, si je puis dire, par monts et par vaux, faisant fi des ensemcements des champs, tandis qu'un grand nombre de cavaliers tournent autour des pèlerins et que les sabots des bêtes s'enfoncent profondément dans les semailles. Si bizarre qu'il puisse paraître, les terrains qui furent davantage foulés sont, dit-on, ceux qui, le moment venu, donnent les meilleures récoltes... (La tradition raconte qu'un paysan qui avait un jour voulu s'opposer au passage de la foule à travers son bien, ne récolta, en juillet, que des épis vides.)

A un moment donné, au milieu des champs, les milliers de pèlerins s'arrêtent près d'un monticule d'où l'on domine Hakendover. La bénédiction est donnée par le curé du village. Puis, on retourne à l'église. La procession est terminée.

P. GIRAUD.



HAKENDOVER. — La procession quitte l'église.



Les statues miraculeuses sont portées à bras d'hommes.

La foule se dirige vers la bénédiction en plein air. (Photo de Sutter.)



Echos

du

3^e SALON DES VACANCES

AU fur et à mesure que nous progressions, par cet après-midi ensoleillé de mars tout imprégné d'effluves précocement printaniers, à travers les immenses halls des palais du Centenaire où étaient groupées les différentes sections du Salon des Vacances 1961, l'impression confuse, presque impalpable, que nous avions ressentie en franchissant le seuil se confirmait et s'amplifiait au point de devenir obsédante et de nous laisser bientôt interdits, pantois, sidérés. Était-il possible que ce diable de soleil, ce magicien qui grossit et exagère tout ce qu'il touche, nous eût joué un tour aussi pendable. Ne fallait-il pas plutôt imputer cette étrange sensation à un dîner trop copieusement arrosé. Secouant ce que nous croyions être un engourdissement passager et poursuivant plus loin nos investigations, il nous fallut bien vite nous rendre à l'évidence. Le Salon des Vacances, ce dernier-né parmi nos manifestations à portée internationale, ce rejeton sorti des limbes en 1959, dont nous avons enregistré, non sans appréhensions, les premiers vagissements, dont nous avons suivi les premiers pas hésitants, était devenu en l'espace de deux ans ce splendide éphèbe débordant d'une florissante santé et dont l'étonnante vitalité attestait la place de choix conquise par le plus agréable des passe-temps : les vacances.

Trente-cinq mille mètres carrés parsemés d'autant de trésors dont chacun constituait la plus adorable

des tentations, le plus ardent appel à l'évasion. Somp tueux yacht à trois mâts, modeste canot en caoutchouc, confortable bungalow en toile ou luxueuse caravane, se disputant en apparence la palme dans la plus amicale et la plus pacifique des joutes, conjugaient, en fait, leurs efforts pour charmer et conquérir un public exigeant. L'émulation était telle que même l'évocation de l'expédition antarctique belge de 1959 réussissait la gageure, malgré ses neiges éternelles, de dégager la plus douillette de toutes les chaleurs.

Puis, tel un diadème, serti de mille diamants, il y avait, couronnant cet ensemble remarquable, la présence du tourisme, compagnon fidèle et inséparable de nos vacances. Au cœur de cette florissante section, notre Fédération était dignement représentée par un montage axé sur les charmes inconnus et les beautés incomparables du Domaine provincial de Huizingen. Non pas une de ces reconstitutions mornes, anonymes et impersonnelles qui n'engendrent que l'ennui mais un diorama animé, saisissant de vérité où l'élément vivant, judicieusement mis en valeur par un savant agencement, rendait le tableau plus réel que nature. Tous les attraits de notre incomparable parc provincial défilaient sous nos yeux éblouis tandis que nous déambulions sous la conduite d'une de nos gracieuses hôtesse dans ce coin de paradis, happés à gauche par cette végétation folle, fascinés à droite par ces carrés de verdure d'où émergeaient, mess-

gères des beaux jours, de délicates et fraîches jonquilles, nous attardant devant la grande volière, là même où, la veille, le prince Albert et la princesse Paola s'étaient arrêtés, amusés par les ébats capricieux des oiseaux que prétendait orchestrer un arrogant coq anglais, là même où les princes avaient évoqué, en toute simplicité, les délicieux souvenirs de leur dernier passage à Huizingen, reprenant bientôt notre souffle pour nous joindre à la cordée et partir à l'assaut du jardin alpestre et des cîmes boisées où un panorama magnifique et d'avenants bancs rustiques

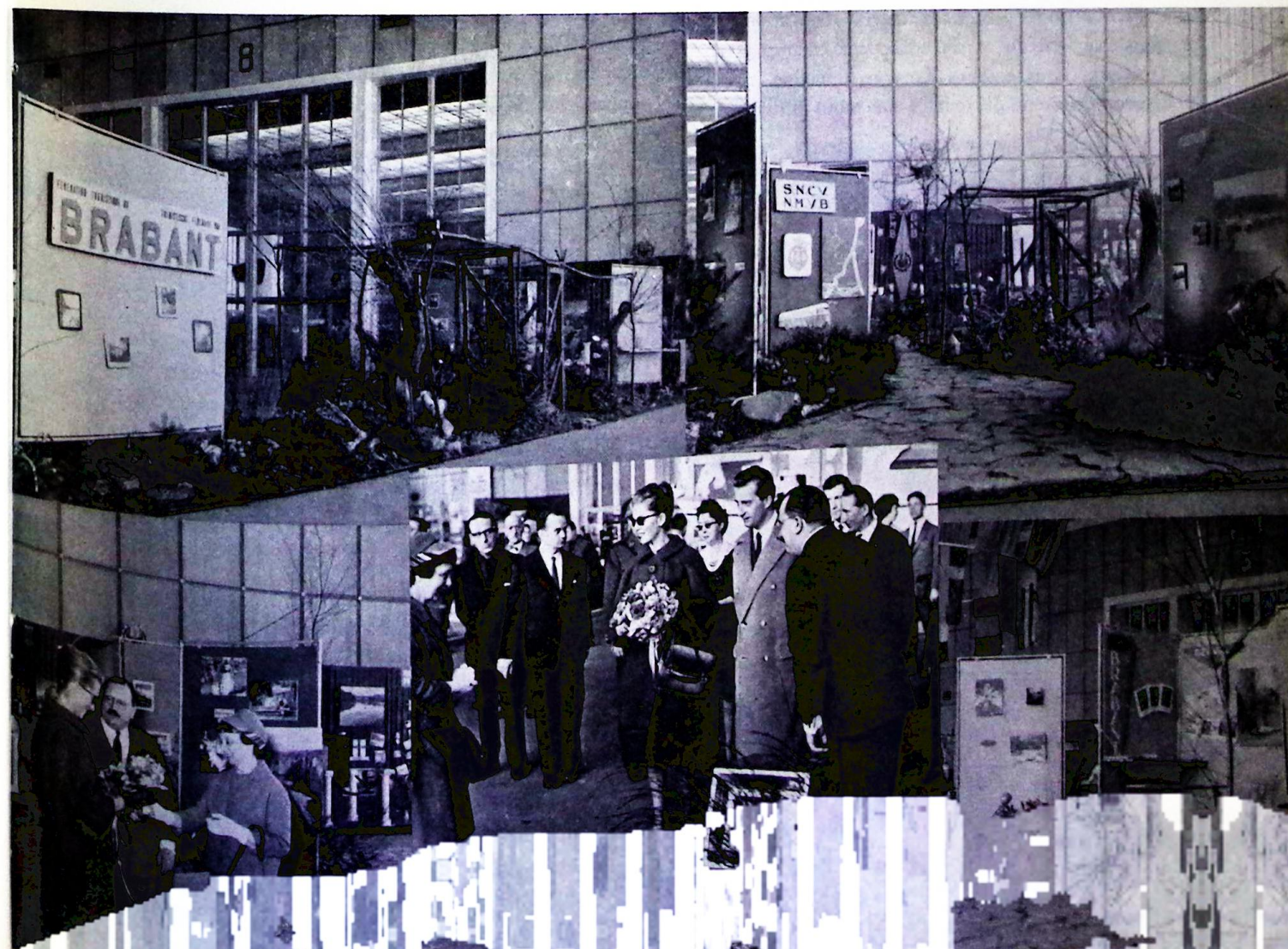
nous récompenseraient, au centuple, des efforts gaiement consentis.

Était-ce une illusion, n'était-ce pas plutôt l'extraordinaire pouvoir de suggestion qui se dégageait de notre stand, toujours est-il qu'en quittant le Salon, notre esprit se surprénait à goûter déjà aux délices de l'évasion tandis qu'au loin semblait retentir, encore assourdi par les bruits de la ville, le joyeux et vibrant appel des vacances et du Domaine provincial de Huizingen.

Y. BOYEN.

Le stand de notre Fédération, qui se caractérisait, tant par son ampleur que par sa majesté, était axé, cette année, sur une évocation à la fois vivante et chamarrée du Domaine provincial de Huizingen, un des hauts lieux brabançons du tourisme de plein air. Lors de la visite qu'ils effectuèrent au Salon des Vacances, le 16 mars dernier, le prince Albert et la princesse Paola ne purent taire leur admiration devant la luxuriance d'un décor, tour à tour champêtre et sylvestre qu'animaient, de leurs gracieux ébats quelques couples d'oiseaux exotiques.

(Photos de Sutter — Anthony — « Het Laatste Nieuws ».)



Nos MÉTIERS d'ART...

UN TAPISSIER A LA RECHERCHE DE L'HOMME :

DUBRUNFAUT

LA VOCATION

PARCE qu'elles ne nous sont pas familières et qu'elles n'appartiennent pas aux notions avec lesquelles nous abordons la peinture de chevalet, les raisons profondes de la rénovation de la tapisserie, parfois, nous échappent encore. Avec la tapisserie nous entrons dans un domaine essentiellement différent de tout ce que nous propose le tableau de chevalet.

Avec les menaces que cela comporte pour ce dernier, la rénovation de la tapisserie vint à son heure : celle d'un certain stade de l'évolution spirituelle de



« Le fourmilier ».

Carton dessiné en 1937. Atelier De Wit. Malines.

l'homme et des modes et formes d'expression artistique. Si l'aventure de la rénovation de la tapisserie en France est bien connue, celle de la tapisserie en Belgique, paradoxalement, l'est moins : manquant de moyens, d'appui, de diffusion, elle accomplit une gestation plus longue que ne lui demandait un départ couronné de succès. Puisqu'il faut mettre à part les noms de STREBELLE, WIJNANTS et JESPERS, qui, sans pressentir l'avenir exceptionnel de la tapisserie, et sans tomber dans les erreurs et les errements de Mme CUTTOLI, eurent l'audace de l'aborder à une époque où elle était dépréciée, c'est à DUBRUNFAUT que revient le titre symbolique, mais significatif, de rénovateur belge de la tapisserie. Oui, je parle de rénovation belge et de rénovation française de la tapisserie. Car si tapissiers belges et français arrivent à des solutions identiques dans le domaine du renouveau technique — uniquement sain et logique — les différences esthétiques et de contenu sont suffisantes, me semble-t-il, pour que l'on puisse parler de deux apports distincts.

En 1937, DUBRUNFAUT a 17 ans.

« Le pain et le vin ».

Atelier Chaudoir, 1943.

Avant de venir travailler sous la direction de COUNHAYE à l'Institut Supérieur d'Architecture et des Arts Décoratifs, il termine les cours de l'Académie de Tournai.

Nom prestigieux dans l'histoire de la tapisserie, Tournai, en sa cathédrale, conserve un des joyaux de la tapisserie médiévale (« La vie de St-Piat et de Ste-Elleuthère »), et en son académie, religieusement, comme pour perpétuer la tradition des milliers de mains qui firent sa renommée, un métier à tisser et un professeur passionné pour la tapisserie.

En 1937 DUBRUNFAUT réalise le premier carton de tapisserie belge contemporaine : « Le fourmilier » qui contient en puissance la plupart des réformes techniques exploitées et développées plus tard dans « Le pain et le vin » (1943).

La tapisserie assommée par un excès de virtuosité visant à imiter la peinture de chevalet devait, pour retrouver une vigoureuse santé, se débarrasser de tout ce qui ne lui appartenait pas. Et si on a souvent parlé

en ce XX^e siècle de « retour aux sources », l'expression prend ici toute sa valeur quand on sait que le renouveau de la technique et de l'écriture consista à en revenir à la plupart des solutions employées par les tapissiers du moyen âge. Au contact de « La vie de St-Piat et de Ste-Elleuthère » Dubrunfaut retrouve logiquement le chemin. Alors commence, véritablement, la rénovation belge de la tapisserie. Ceux qui viendront après trouveront préparées les grandes bases d'un nouveau vocabulaire.

VINGT ANS APRES...

A 37 ans, la carrière de tapissier de DUBRUNFAUT est brillante (plus de 100 tapisseries personnelles tissées).

Elle est de plus assez inhabituelle. Car de ces vingt années qui viennent d'enrichir et d'approfondir la personnalité de l'artiste, les 15 dernières se confondent souvent avec l'évolution du groupe « Forces Murales » que DUBRUNFAUT fonda avec la collaboration des peintres DELTOUR et SOMVILLE.

« La récolte ». Atelier De Wit, 1956.





« Les hommes de la forêt » (détail).

Atelier De Wit, 1956-1957.

A la recherche de la pensée et des intentions de l'artiste, il faut donc pousser ses investigations dans les travaux personnels et dans les réalisations collectives de Forces Murales.

Entre les points de repère que constituent d'une part les « Hommes de la forêt » (1957) et « Le Pain et le vin » (1943) on s'aperçoit que DUBRUNFAUT insiste continuellement sur deux éléments très importants : la défense d'un art figuratif vivant, et la recherche de l'homme au travers de manifestations les plus diverses. La continuité de ces éléments, leur sincérité et leur signification, étant appuyées par la configuration du monde où nous vivons, leur qualité d'interprétation subit, entre les deux œuvres précitées, une série de métamorphoses qui aboutissent à l'affirmation d'une sérénité profonde, d'une calme puissance et d'une sourde ferveur contenue.

Dans « Le pain et le vin » il n'y a pas de place pour de tels sentiments. Le dessin est âpre, l'arabesque est tendue, l'homme craque en lui-même quand tout craque autour de lui. La violence et l'ameurtant

se répandent dans la laine en de sonores flâques colorées.

Cette crispation se retrouve dans l'ensemble des pièces composant les 300 m² de tapisserie commandée par le Gouvernement du lendemain de la guerre au groupe « Forces Murales » (elles furent tissées de 1947 à 1951 dans les ateliers coopératifs « La tapis-

Il y a là un phénomène peu courant : qu'un artiste délibérément accepte de mettre au service d'un groupe, au service de réalisations collectives, le meilleur de lui-même et de son art plutôt que de l'employer uniquement au bénéfice de travaux personnels est une chose à laquelle seul le moyen âge nous a accoutumés.

serie de Tournai » fondés à l'initiative de DUBRUNFAUT, et, par suite, elles prirent le chemin de nos ambassades Oslo, Le Caire, Karachi, Budapest...).

Il y a donc dans l'histoire de la rénovation belge de la tapisserie deux faits à souligner : d'une part l'influence déterminante de DUBRUNFAUT à une époque où les bases du renouveau de la tapisserie étaient à peine en place et d'autre part le puissant élément de diffusion et d'intérêt pour la tapisserie et l'art mural que fut le groupe « Forces murales ».

Et lorsque je me trouve devant des personnes qui, par manque d'information — c'est courant — sous-estiment encore la position internationale de la tapisserie belge, j'aime à citer deux chiffres : à l'actif de DUBRUNFAUT 175 tapisseries tissées à ce jour (si je suis bien renseigné, deux artistes français dépassent cette production) et à l'actif de « Forces murales » quelques 500 m² de tapisseries tissées.

Cependant, si les problèmes d'écriture et de technique étaient les premiers problèmes à résoudre, parallèlement à eux se posait le problème vital des rapports entre la tapisserie et l'architecture, entre la tapisserie et le public.

Ces apports, dans l'œuvre de DUBRUNFAUT, déterminent la plus grande partie des caractères de forme et de fond, ce dernier est une large ouverture sur la vie et l'autre est figurative et soutien idéal du premier. En envisageant les problèmes de cette façon, l'artiste ne dissimule pas les attaches objectives et vivifiantes qui le lient à un corps dont il tire toute sa puissance créatrice : l'homme.

Pour préciser davantage ce que sont les conceptions de DUBRUNFAUT en face de l'homme, de la tapisserie et de l'art mural, je citerai l'artiste lui-même :

...« il faut amener les artistes et le public à demander qu'on mette l'art là où ils vivent, travaillent et se reposent... la rénovation de la tapisserie... peut répondre, dès aujourd'hui, aux larges dialogues qu'appellent le public et les créateurs, et que suggèrent avec insistance les murs de nos édifices publics modernes, trop souvent nus et vides... nous pourrions, au-delà de la rénovation des techniques murales et de leur utilisation dans l'architecture nouvelle, trouver les voies qui nous conduiront, par des réalisations diverses et multiples, à une nouvelle et exaltante synthèse, par la vie des arts plastiques. » (Catalogue exposition des tapisseries de DUBRUNFAUT — Galerie G. GIROUX, 1960.)



« Dans les dunes » (détail).
Exécution d'un carton.

Dans l'œuvre de DUBRUNFAUT, on arpente l'homme, sans prévention, sans sentimentalisme étiré et romantique, on lui donne une dimension qui tend à se rapprocher physiquement et spirituellement de ses véritables capacités. Si ce n'est pas le seul devoir de l'artiste à l'égard de l'homme, il est d'autant plus important qu'il est trop souvent délaissé au profit de « recherches de laboratoire » dont n'apparaît pas toujours l'utilité et l'exigence.

Y.-M. WAUTERS.

Exposition de tapisseries de DUBRUNFAUT à l'Hôtel de Ville de Forest, du 29 avril au 11 mai; vernissage le samedi 29 avril, à 15 heures.

Accessible : tous les jours, dimanches et jours fériés y compris : de 10 h 30 à 12 h et de 14 h à 17 h.

FAITES APPEL A EUX...

- Restauration de tableaux; anciennes boîtes de Spa (peintres);
- Meubles anciens, réparation montres, horloges anciennes, objets d'art;
- S'adresser au Centre d'Information pour artistes;

Palais d'Egmont, 8, place du Petit Sablon, de 14 h 30 à 17 h 30 (sauf le samedi). — Tél. 11.55.14.

MIDIS DU TOURISME

20 FEVRIER 1961.

"Gueuze en Humanisme"

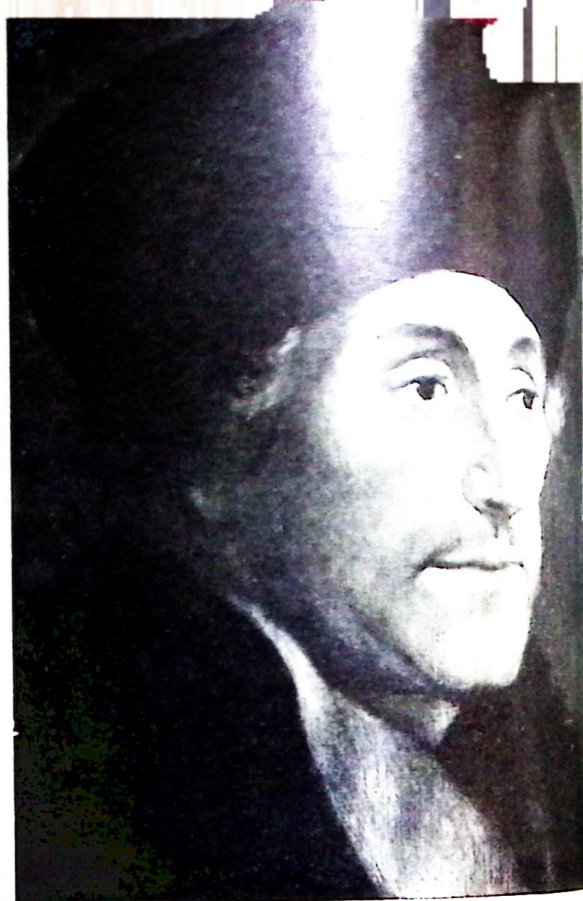
par M. Hubert VAN HERREWEGHEN,

Chef de service de la section dramatique
de la Radiodiffusion Télévision Belge flamande.

TITRE accrocheur, alléchant même mais qui par l'outrance de son parallélisme laissait rêveur, voire perplexe bon nombre d'esprits bien pensants. Comment osait-on pousser l'outrance jusqu'à associer des notions aussi éloignées, aussi étrangères, pour ne pas dire aussi rebelles que la gueuze et l'humanisme. Evoquer ce dernier, n'est-ce pas faire surgir du même coup tout un monde de culture, de raffinement, n'est-ce pas se plonger avec délice dans un univers paradisiaque dont les saisons, uniformément enchantées, seraient régentées par l'infinie sagesse humaine. Chuchoter le seul mot de gueuze, c'est, en revanche, exhumer, dans l'acception commune du terme, tout un milieu grouillant, débordant de vie, un rien frondeur où la saine joie de vivre est, hélas, inséparable d'une certaine forme de trivialité où les saillies un tantinet lestes et égrillardes se réservent la part du lion.

A voir le nombreux public, qui garnissait notre salle de conférences à l'occasion de ce premier midi en langue néerlandaise, s'interroger anxieusement du regard, à déceler dans les attitudes une pointe de scepticisme, on n'aurait pas mis gros sur les chances du conférencier d'enlever la gageure. Mais c'était bien mal connaître la personnalité du distingué chef de service à la section dramatique de la Radiodiffusion Télévision Belge, c'était méconnaître aussi, profondément, ses indéniables talents de poète qui lui valurent, il n'y a guère, de conquérir, de haute lutte, le prix de la Province de Brabant pour son recueil « Liedjes van de Liefde en de Dood » (Chansonnets de l'Amour et de la Mort) où éclatait dans toute sa plénitude son extraordinaire tempérament d'artiste.

Aujourd'hui encore, sous les apparences anodines d'un entretien à bâtons rompus sur un thème sinon banal du moins prosaïque, il nous donna, avec un enthousiasme communicatif, une éblouissante démonstration de la puissance de son inspiration. Avec ce don incomparable de dépaysement qui semble devoir rester l'apanage des poètes, il entreprit à nos côtés un voyage dans le temps pour se retrouver, sous le beau ciel de Suisse, en l'an de grâce 1536, au chevet d'un moribond, Didier Erasme, et recueillir de la bouche de cet humaniste, un des plus grands de tous les temps, ces quelques bribes toutes chargées d'une émouvante nostalgie : « Ah, si le Brabant n'était pas si loin ». Il aimait son Brabant, cet Erasme aujourd'hui immortalisé par



ERASME, prince des humanistes.

son œuvre, il aimait sa manière, son art de vivre, il aimait les produits de sa terre, il aimait, sans doute, aussi, sa gueuze, ce délicieux breuvage qui fleurit bon le terroir brabançon.

La gueuze, cette bière révolutionnaire, hostile à toutes les lois qui régissent l'industrie brassicole n'est autre chose que le bon vieux lambic qui a subi une seconde fermentation en bouteilles. Les seules matières premières entrant en ligne de compte pour la préparation du lambic sont le malt pour un pourcentage de 60 % et le froment à concurrence de 40 %, le houblon n'intervenant dans la composition, non pour aromatiser la boisson mais seulement pour en garantir la conservation. Mais la gueuze est aussi une bière exigeante, n'admettant du technicien, qui en surveille la croissance, aucune erreur, aucun relâchement. Sa fabrication qui, sous sa forme actuelle date de 1830 environ, semble devoir rester le privilège des brasseurs du Payottenland et de ses abords immédiats où une quinzaine d'entre eux recourent encore aux méthodes traditionnelles.

En terminant son exposé qui même dans sa partie technique restait balayé d'un puissant souffle lyrique, M. Van Herreweghen fit un vibrant panégyrique de cette boisson à la fois saine et savoureuse qui doit trouver sa place dans chaque foyer car elle est le vivant reflet des efforts patients et tenaces consentis par toute une corporation de travailleurs pour le plus grand bien-être de la communauté humaine.

Au cours de la dégustation en famille qui suivit ce brillant morceau d'éloquence, le public, par son attitude quasi hiératique, semblait vouloir marquer au conférencier toute sa gratitude pour lui avoir fait découvrir, au-delà d'une boisson, hier encore marquée, à ses yeux, du sceau de l'anonymat, toute l'âme vibrante et passionnée d'un peuple qui, de tout temps, allia le courage à l'ingéniosité.

Y. B.

27 FEVRIER 1961.

Chassé-croisé à travers l'histoire de Hal

par M. Jean PEETERS,

Secrétaire du Cercle historique et archéologique de Hal

IL aurait été malaisé d'imaginer titre plus explicite, plus éloquent que celui qu'avait choisi M. Jean Peeters, le distingué secrétaire du Cercle historique et archéologique de Hal, pour servir de tête d'affiche à l'exposé de ce jour. Aborder un sujet historique aussi anodin, aussi banal soit-il, implique déjà, en soi, une connaissance profonde des choses et des hommes. Mais lorsque l'aventure déborde le cadre du simple fait-divers, de l'anecdote plaisante ou romanesque pour se hisser au niveau de l'épopée, la somme de l'érudition exigée est parfois telle qu'elle fait souvent reculer les esprits les plus téméraires, les plus entreprenants. La vie fabuleuse du vaillant peuple hallois relève de cette catégorie et exige de celui qui entreprend de la déchiffrer de telles aptitudes qu'elle a déjà découragé plus d'un présomptueux.

Conter Hal et son histoire exige de son auteur des qualités exceptionnelles d'éclectisme allant du poète au théologien en passant par l'historien et le folkloriste. Car seul un poète est en mesure de décrire le charme étrange et envoûtant de la Senne au cours si capricieux. Seul un historien éprouvé peut se sentir de taille à s'aventurer sans péril dans ce dédale de récits glorieux et tragiques qui ont jalonné tout le passé de Hal. Seul un folkloriste de vieille souche est apte à se pencher sur les trésors de traditions et de légendes que sept siècles de bouillante histoire ont accumulés. Seul un théologien subtil enfin, peut, à la suite de l'illustre Juste-Lipse, poursuivre l'étude analytique et la portée apologétique des innombrables prodiges attribués à l'intercession de Notre-Dame de Hal.

Bien qu'il s'en soit défendu, par excès de modestie, sans doute, M. Peeters fit, au cours de ce passionnant chassé-croisé à travers les siècles, une éblouissante démonstration de l'étendue de son savoir. Hal, carrefour européen avant la lettre où bien des potentats, déposant pour un jour leurs armes se sont fraternellement coudoyés, où bien des superbes, touchés par la grâce, se sont agenouillés en toute simplicité, était, à l'origine franc-alleud ou bien allodial de sainte Waudru, décédée vers 660. Elle passa, ensuite, entre les mains du monastère de chanoines que la bienheureuse Waudru avait fondé à Mons. Cette possession fut, d'ailleurs, confirmée par la Bulle du pape Lucius III, décrétée le 18 février 1182. Enclavée de la sorte entre le comté de Hainaut et le duché de Brabant, la ville fut, très vite, en butte à mille tracasseries que les nombreux passages de troupes, arrivant ou se dirigeant vers la France, venaient encore aggraver. Ce fut, donc dans le sang que la glorieuse petite cité signa ses lettres de créance, ce fut au prix du sang aussi qu'elle parapha les plus belles pages de son exaltante histoire.

Mais si Hal fut cette ville martyre où succombèrent dans l'ombre combien de héros anonymes, si Hal fut, plus qu'à son tour, ébranlée par les tintements stridents du sinistre tocsin ou l'écho lugubre du glas funèbre, en revanche, animée d'une volonté de vivre inébranlable, elle sut, chaque fois, avec le concours total et inconditionnel d'un peuple durci par l'épreuve, renaitre de ses cendres. C'est ainsi que nous la trouvons, dès le XIII^e siècle, intimement mêlée, avec ses corps de métiers florissants, ses serments au panache éblouissant, à la vague de prospérité qui déferla sur nos communes.

Grâce à sa Vierge miraculeuse, Hal disposa, en outre, d'un atout majeur que bon nombre de ses sœurs lui envièrent et qui lui permit d'asseoir définitivement sa renommée et d'étendre son rayonnement bien au-delà des fragiles et artificielles frontières qu'un monde en perpétuelle révolution, s'efforçait, au gré des caprices de vainqueurs éphémères, de nous imposer.

Le miracle permanent de Hal est une bien modeste statue en bois aux proportions dérisoires (3 pieds de haut), à peine ébauchée et enrobée de bandelettes de toiles enduites de talc dans lequel furent achevés les détails de sculpture. A l'époque espagnole, elle fut dotée de ce qu'un chroniqueur en veine d'imagination appela, le burlesque travestissement des robes à cerceau. En 1874, une couronne en argent doré sertie de pierres précieuses fut substituée à la couronne originale qui avait été travaillée à même le bois. Quant à la couleur noire qui recouvre la statue et dont l'origine a intrigué bien des générations et débridé bien des imaginations, elle semble due à une cause naturelle qui ne serait autre que l'oxydation d'un polychromage d'argent.

Le pouvoir d'incantation et le renom de cette minuscule statue fut tel que l'église primitive ne suffit plus à contenir la foule des pèlerins. Septante-quatre ans après l'arrivée de la statue, léguée à l'église de Hal par la comtesse Mathilde, épouse de Florent IV, comte de Hollande et de Zélande, seigneur de Hal, fut posée la première pierre du nouveau sanctuaire. Nous étions en 1341. Quelque septante ans plus tard, le 25 février 1410, le temple achevé fut solennellement consacré par Pierre d'Ailly, archevêque de Cambrai. Il ne cessera de s'embellir par la suite, accumulant richesses et trésors artistiques qui en font un véritable musée. Malgré ses proportions grandioses, la Basilique Notre-Dame de Hal donne à ceux qui savent encore interroger ses murs, une salutaire leçon d'humilité. Elle évoque le souvenir de ses superbes, tel Charles Quint, de ses favoris du sort tels Albert ou Isabelle, de ses âmes tourmentées aussi, tels Franz Liszt, oubliant pour un jour une gloire qu'ils sentaient éphémère, s'agenouillèrent en toute simplicité au pied de la Madone en une rencontre sublime entre la grandeur et la misère humaine.

Le public avalisa par un tonnerre d'applaudissements cet éblouissant chassé-croisé où le souci de la vérité scientifique n'exclua pas la relation de bien plaisantes historiettes.

Y. B.

HAL,
et sa basilique.



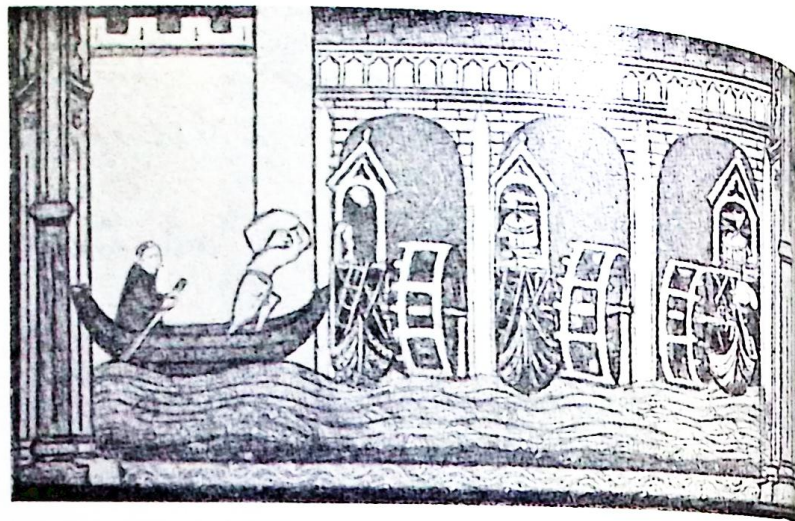
Comment les artistes du moyen âge ont-ils vu le travail et que nous en révèlent-ils?

par Mme Mina MARTENS,
Archiviste de la Ville de Bruxelles

ON saura toujours gré à Mme Mina Martens, l'éminente archiviste de la Ville de Bruxelles, de nous avoir, en posant publiquement la question « Comment les artistes du moyen âge ont-ils vu le travail et que nous en révèlent-ils? », dessillé les yeux sur les perspectives insoupçonnées, illimitées, oserait-on écrire, que l'art en général et les arts plastiques en particulier, offrent dans le domaine de la connaissance du monde depuis ses origines. Ce facteur aux ressources pratiquement inépuisables, pour qui sait voir et interroger, a été, en général, systématiquement dédaigné sinon écarté par la plupart de nos chercheurs patentés. Trop souvent, nos archéologues en puissance, nos chroniqueurs en herbe si pas nos historiens chevronnés se sont limités dans leurs études et leurs recherches aux seules sources écrites, les pimentant, de ci, de là, pour faire couleur locale, de quelques récits fabuleux et incontrôlables puisés dans la malle aux souvenirs ou dans quelque tradition orale aux origines obscures sinon fantaisistes. Ainsi tel misérable auteur d'une monographie locale se croit parvenu au pinacle de la renommée dès qu'il a réussi l'exploit de dresser, vaille que vaille, la liste plus ou moins complète des seigneurs et autres hobereaux ayant séjourné dans la région en ayant bien soin d'assaisonner cette nomenclature à l'aide du tableau nécrologique de tous les événements sanglants qui, à un titre quelconque ont marqué de leurs stigmates l'histoire de la localité.

En faisant fi, par ignorance ou négligence, des enseignements à tirer de la vie envisagée sous ses aspects économiques, sociaux ou simplement familiaux, ou encore, en omettant de suivre, pas à pas, les progrès lents mais constants d'une technique moulée aux besoins et à la volonté des hommes, ces « Tacite » au petit pied se sont automatiquement privés d'un atout majeur dans l'approfondissement de nos connaissances sur la vie et les mœurs de nos aïeux. Comme le souligna, avec infiniment d'à-propos, Mme Martens, les documents imagés décrivant ces aspects peu connus de notre histoire ne manquent pas. On les retrouve, à peine oblitérés par la patine des ans, dans nos musées, nos cathédrales et parfois même dans la plus humble de nos chaumières. Encore faut-il, pour qu'ils contribuent, avec fruit, à l'enrichissement de notre savoir, les examiner avec énormément de circonspection en ayant soin de les débarrasser au préalable de ce merveilleux dont ils sont fréquemment enrobés.

C'est à cette tâche ingrate et à l'aide de quelques diapositives choisies avec doigté, que s'attela la conférencière en présence d'un nombreux public dont la gravité était à la mesure de l'importance du sujet. Questionnant les œuvres qui se profilaient sur l'écran,



Le grand pont de Paris situé un peu en amont du pont du Change actuel. Sous les arches, sont amarrés des bateaux-moulins. Les roues sont attachées, d'une part, aux piliers du pont, d'autre part au bateau. A droite un meunier amène en barque un sac de blé.

Gravure du XIV^e siècle.

Mme Martens se demande si l'artiste du moyen âge avait bien examiné les gestes familiers des travailleurs, s'il avait reproduit avec fidélité ces outils, ces instruments du labeur quotidien qui sont encore, à quelques détails près, ceux de notre temps. Les vitraux de la cathédrale de Chartres représentant des tonneliers à l'œuvre ainsi qu'une ravissante miniature du XV^e siècle croquant un maréchal-ferrant en pleine action, nous apportent une réponse affirmative. Dans l'ensemble, compte tenu de la part de fantaisie, d'originalité que chaque artiste, suivant son tempérament, met dans son œuvre, on peut considérer ces documents comme extrêmement précieux par la précision du détail, la familiarité du geste et, dès lors, susceptibles de servir d'éléments de choix dans la formation de nos historiens.

Au fur et à mesure que défilent les images où alternent, fièvreusement fileuses, charrons, maçons, tailleurs avec tout leur attirail professionnel, l'impression se confirme; les artistes du moyen âge ont su regarder la vie avec objectivité et ont relativement peu sacrifié à l'imagination. Le fait est particulièrement patent dans la conscience avec laquelle ces auteurs, souvent anonymes, captent la réalité, suivant pas à pas les progrès techniques de leur temps. C'est ainsi qu'à l'aide des gravures, il est possible de reconstituer toute l'histoire de nos moulins à eau et à vent en partant des bateaux primitifs établis sous les arches d'un pont pour aboutir au moulin à vent pivotant librement autour d'un axe de base.

Toutefois, précisa la conférencière, en guise de péroraison, il faut se garder d'un optimisme béat. Un artiste reste, par définition, un créateur. Aussi lui arrive-t-il d'échapper à la réalité et de donner libre cours à son imagination, à son génie. Des maîtres comme Pierre Bruegel ou Jérôme Bosch n'ont-ils pas fait voisiner dans des visions dantesques, sujets hallucinants et fidèles copies de la réalité. Hormis cette réserve, les productions de nos artistes du moyen âge offrent aux chercheurs un champ d'investigation aux développements quasi illimités. Cet exposé qui rendait un son tout neuf fut chaleureusement accueilli par l'assistance unanime.

Y. B.

Quand nos loisirs se sentent des ailes

par M. DAUVIN,
Attaché à la Radiodiffusion Télévision belge

ETONNANTE murmuraient les uns, merveilleux proclamaient les autres, insolite pensaient certains, choquante marmonnait dans son coin un vieil hypocondriaque au teint bilieux. Quelle était donc la mystérieuse raison de tous ces petits drames intérieurs qui risquaient de bouleverser le cérémonial qui depuis un temps immémorial préside avec majesté à nos séances récréatives et éducatives du midi? La raison : une invitation discrète à plier bagage au plein cœur du mois de mars, au moment même où l'hiver agonisant, prêt à succomber sous le charme du renouveau, bande ses dernières forces pour livrer un combat désespéré et sans issue contre les forces irrésistibles d'une nature gonflée de sève et de promesses. Une invitation au voyage, à l'évasion, à la rencontre du soleil qui pour nous, les gens du Nord, comme nous appelent, avec une familiarité teintée d'ironie, les méridionaux, reste le pôle d'attraction numéro un.

Voilà comment naissent les conflits de conscience surtout lorsque le conférencier a la voix douce et suave, le teint hâlé, le regard vif et mobile et les yeux émerveillés au contact de mille visions paradisiaques de M. Dauvin, notre invité du jour. Propulsé par son enthousiasme et accompagné de son inséparable violon d'Ingres, la promotion du tourisme social à l'état pur, M. Dauvin qui nous revient en droite ligne de Majorque, cette île enchantée blottie au creux de la Méditerranée, dans un bel élan d'altruisme entend nous faire partager son ravissement et dans son désir impétueux de nous associer à ce festival de beauté et de délices, il n'hésite pas à nous proposer les solutions les plus hardies, les plus progressistes. La fortune ne sourit-elle pas aux audacieux? En lançant, l'an dernier, sa vaste campagne en faveur de l'étalement des vacances entre les mois de juin et septembre, le Commissariat général au Tourisme, en sortant résolument des entiers battus avait fait œuvre nouvelle et ouvert la voie aux perspectives les plus prometteuses. Elargissant encore les horizons nouveaux qu'une semblable politique laisse entrevoir sur le plan de l'expansion et de l'épanouissement de l'industrie touristique, le conférencier ne craint pas d'élaborer un programme de loisirs embrassant l'année entière et prenant son essor dès le mois de février. Chimère, utopie, penseront les sages. Certes, au stade actuel des choses, un plan d'une telle envergure voit son champ d'application restreint en raison principalement de l'obligation, où se trouvent les ménages possédant des enfants en âge d'études, d'adapter leurs congés aux impératifs des vacances scolaires. En revanche, il n'existe aucun argument valable à l'application et à la généralisation de cette formule parmi la masse sans cesse grossissante des pensionnés et retraités.

On s'en doute, cette fuite vers des cieux plus cléments à l'époque où nos brumes perfides enveloppent dans leur sinistre suaire nos villes et nos campagnes, M. Dauvin ne la conçoit pas, le bâton à la main, à la manière de nos vaillants pèlerins d'autrefois. En digne enfant du siècle, c'est vers l'avion qu'il porte ses regards au risque de faire courir un frisson d'effroi dans tout son auditoire. Il faut, en effet, le recon-

naitre et le préjugé reste tenace, une réputation de mauvais aloi accompagne ce dernier-né parmi nos moyens de transport. En philosophe se doublant d'un statisticien, le conférencier a tôt fait de calmer les inquiétudes de nos candidats touristes. Chiffres en mains, il nous démontre que la mort ne fauche, en moyenne, qu'une seule vie humaine par cent millions de kilomètres parcourus entre ciel et terre. En regard, l'automobile, avec son bilan quotidien de deux morts par jour pour notre seul pays nous apparaît comme un bourreau autrement impitoyable et sanguinaire.

Nos craintes ainsi dissipées, M. Dauvin, nous convie à revivre avec lui par la pensée, les impressions de son récent voyage aux Baléares. Il le fait avec tant de charme dans la voix, tant de ferme persuasion dans le regard, que, bientôt, nous voici comme par enchantement baignant dans l'ouate des nuages, cherchant, à son exemple, à entamer quelque dialogue secret avec les anges, nous livrant, comme lui, à d'exaltantes études de formes à la vue du massif alpestre, sensibles à sa suite aux nuances subtiles des bleus du ciel et de la Méditerranée aux reflets d'azur, partageant en sa compagnie un succulent repas venant bien à son heure pour nous rappeler, au seuil de l'infini que l'homme n'est pas un pur esprit. Puis quand sous nos yeux Palma la Belle étala ses croupes voluptueuses, nous sommes surpris à balbutier, à l'instar du poète : « Oh temps, suspends ton vol ». C'était notre manière à nous, d'exprimer notre reconnaissance à un des plus fins et des plus délicieux conteurs que nous ayons connus.

Y. B.



En route pour l'évasion.
(Photo Sabena.)

2 MARS 1961.

L'Opération Ambiorix en Brabant

par M. MARIEN,

Conservateur-adjoint à la section préhistoire
des Musées Royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles

DEJA au lendemain de notre première soirée du tourisme un courant spontané, symptomatique, dans sa quasi unanimité, s'était fait jour pour reconnaître à la fois la hardiesse, l'originalité et les vastes perspectives de notre nouvelle formule. Malgré le succès indéniable remporté par cette veillée inaugurale, la rumeur restait encore sourde, étouffée et, pour tout dire, circonspecte, attendant avant de s'extérioriser, d'avoir jugé l'arbre à ses fruits. Si l'ombre d'un doute subsistait dans les esprits, l'éblouissante démonstration de notre seconde soirée l'aura, à coup sûr, dissipé. Le public était à ce point dense qu'il fallut bien vite se rendre à l'évidence. Même avec des prodiges d'imagination, les sièges de secours ne suffiraient pas à satisfaire la demande. Aussi dut-on se résigner, à improviser, pour la circonstance, un promenoir de fortune où, tout heureux de l'aubaine, s'entassèrent retardataires et... hommes galants.

Les raisons de ce triomphe, car le mot ici n'est pas usurpé, résidaient dans la venue d'un ambassadeur jeune, dynamique et engagé, mais quel ambassadeur, celui d'une science elle aussi jeune, dynamique et engagée : l'archéologie. Car aussi paradoxal, aussi gratuit que ce rapprochement puisse paraître aux yeux des profanes, l'archéologie, cette science du passé ne compte pas plus d'un siècle d'existence et, déjà, pèse sur elle une lourde menace qui, si elle se confirmait, mettrait en péril son existence même. C'est cette cause noble entre toutes, dont l'avenir est compromis par l'obscurantisme aveugle de notre civilisation ironiquement qualifiée de progressiste que défendit avec une chaleur communicative M. Mariën, le distingué et érudit conservateur-adjoint de la section préhistoire des Musées Royaux d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire à Bruxelles devant une assemblée grave et attentive, au sein de laquelle on reconnaissait MM. Six, commissaire général-adjoint au Tourisme et Cresens, vice-président de notre Fédération, entourés de nombreux conservateurs de nos musées royaux et communaux.

L'occasion était propice, on serait tenté de dire révéée. N'étions-nous pas à la veille du lancement officiel d'une vaste campagne qui sous le slogan imagé et accrocheur d'Opération Ambiorix s'est fixé comme objectif final la sauvegarde et la préservation de nos sites archéologiques. Cette opération n'est point, comme certains pourraient se l'imaginer, une réédition pure et simple de la campagne axée sur nos musées qui, entamée, il y a deux ans, fait toujours preuve d'une saine et tonifiante vitalité; elle n'en est que le complément mais un complément nécessaire et indispensable. Car, pour tout ce qui touche à l'archéologie, un objet est inséparable du lieu de sa découverte. C'est dans ce site

seul que le visiteur est en mesure de sentir pleinement le souffle du passé. Il est, en effet, rarissime que, même avec l'aide d'artifices les mieux étudiés, un musée soit en mesure d'offrir aux curieux une image valable ou tout simplement plausible de l'endroit où la pièce d'art proposée à la contemplation ou à la méditation du public a été extraite. Des tentatives ont certes été faites notamment par le truchement de panneaux photographiques souvent savamment composés et disposés. Hélas, toutes se sont soldées par un échec plus ou moins complet. Pour s'exprimer dans toute sa force, dans toute sa plénitude, dans toute sa puissance suggestive, l'œuvre doit pouvoir être associée à son cadre naturel. Encore faut-il que celui-ci subsiste. Dans notre monde sans concession où tout est sacrifié à l'utilitaire et à la productivité, l'existence même de nos sites est en jeu. Les ravages causés par l'industrialisation à outrance où les lotissements aveugles ne se comptent plus. Ne voulant pas être taxée de rétrograde, la charrue elle-même entre aussi frénétiquement dans la danse saccageant sans vergogne les parcelles de terre les plus sacrées, le râteau et le sarcloir se chargeant d'achever cette triste besogne.

C'est assez dire combien l'Opération Ambiorix vient à son heure. Elle entend, pour atteindre le but courageux qu'elle s'est assigné, user de tous les instruments à sa portée : conférences, visites guidées des musées, rallyes et surtout ouverture de chantiers de fouilles auxquelles elle conviera le public. Elle espère de la sorte, créer dans l'opinion publique un vaste courant de sympathie et d'intérêt en faveur de nos sites archéologiques, précieux survivants d'un passé débordant de richesses tout en attirant l'attention sur le péril mortel qui les guette et sur la perte irréparable que provoquerait leur disparition. La situation est d'autant plus critique que, si nous exceptons ceux acquis par l'Etat ou enchassés dans nos Réserves ou Parcs Nationaux, nos sites ne jouissent d'aucune protection légale efficace et demeurent à la merci des déprédations de nos vandales contemporains s'ils ne tombent sous la coupe d'un brasseur d'affaires sans scrupules, qui alléché par le seul côté commercial de l'affaire serait prêt à toutes les compromissions, à tous les sacrilèges du moment qu'ils se traduisent, suivant l'expression consacrée, en épées sonnantes et trébuchantes. Dans le même ordre d'idées, ces trésors archéologiques qui souvent, au prix de mille embûches ont été sauvés, parfois in extremis d'une destruction certaine et recueillis, telles de pré-

cieuses reliques par quelque musée local ou quelque collectionneur avisé peuvent faire l'objet de libres échanges conditionnés seulement par la loi de l'offre et de la demande, notre législation interdisant l'exportation des œuvres d'art mais ayant omis d'y inclure les pièces de souche archéologique. Un caprice de milliardaire suffit pour qu'un joyau disparaisse de nos cieux.

Tel est le problème. Son ampleur et son acuité frapperont tous ceux qui, épris de choses du passé, sont fermement résolus à sauvegarder dans son intégralité notre précieux patrimoine national. Prenant prétexte d'une excursion impromptue et volontairement fragmentaire à travers notre pays et s'appuyant sur une gamme de diapositives en couleurs d'un savant éclectisme, le conférencier eut tôt fait de convaincre son auditoire de l'incontestable valeur des documents pré- et protohistoriques dont foisonne encore notre sol. Les documents sont, par leur rareté et par le témoignage qu'ils renferment, à l'archéologie ce que les incunables sont à l'imprimerie, c'est-à-dire, uniques et irremplaçables. Leur examen un tant soit peu approfondi ouvre à l'historien éprouvé comme au profane attentif des horizons nouveaux et imprévus non seulement sur le mode de vie de nos ancêtres mais encore sur leur art, qui, pour primitif et fruste qu'il soit, ne cesse pas pour autant d'être émouvant même dans ses rugosités.

Cette exploration par l'image que commentait avec une chaleureuse éloquence M. Mariën prit l'allure d'un véritable pèlerinage aux sources mêmes de la vie dans nos contrées comme le témoigne ce squelette découvert dans la grotte de Spy et qui donna son nom à la race de cette époque. Défilèrent, tour à tour, sur la toile blanche, impressionnants et majestueux sous leur auréole séculaire, la célèbre grotte de Chaleux, authentique caverne au trésor qui livra à la curiosité de nos archéologues quelque quarante mille silex en sus d'objets en bois de renne, en ivoire et en os. L'époque néolithique possède aussi son contingent de représentants. Nous songeons, notamment, à ce menhir

de Velaine-sur-Sambre, curieusement dénommé la Pierre-qui-Tourne du fait que, suivant une croyance populaire aux racines profondes, cette pierre aurait la particularité d'effectuer un tour sur elle-même toutes les 24 heures; nous songeons aussi à ces autres menhirs que des touristes indisciplinés et indiscrètement peu glorieux de nos redoutables iconoclastes, renversent périodiquement dans leur soif pathologique de destruction. Cet exemple choisi entre mille pose le problème de l'éducation populaire et celui de l'établissement autour des vestiges d'une zone de protection suffisamment étendue pour empêcher que des constructions d'un goût douteux ne viennent ternir le site ou lui ôter tout caractère.

Après avoir franchi l'âge du bronze, nous voici au cœur de l'âge du fer avec ses fabuleux oppida, fortresses quasi inexpugnables établies sur des promontoires rocheux dont le mémorable oppidum des Aduatiques en est l'exemple le plus typique. Puis vient l'époque romaine. Le Brabant révèle dans ce domaine des trésors inestimables. Il suffit, à ce propos, d'évoquer la sensation provoquée dans les milieux archéologiques par la découverte, à Basse-Wavre, des constructions d'une imposante villa romaine avec son sudatorium, son frigidarium et tout son réseau de canalisations. Hélas, par négligence ou indifférence, ces éloquents vestiges d'une vieille civilisation furent, bientôt, à nouveau enfouis, succombant aux impératifs d'une agriculture tentaculaire. Quelles leçons, quels exemples nous sont ainsi enlevés. Par bonheur, demeurent encore, dans notre beau Brabant cet extravagant cortège de tumuli et de tombelles, dont certains explorés à ce jour, et qui se greffent, principalement le long de l'antique voie romaine de Bavai à Cologne. Ils forment par leur nombre, leurs dimensions et les souvenirs qui s'y rattachent des documents d'une valeur inestimable qu'il importe de sauver à tout prix.

Les tumuli de Cortil-Noirmont n'ont-ils pas enrichi nos collections d'un élégant lézard en cristal, d'une ravissante coquille en ambre et d'un superbe vase

CORTIL-NOIRMONT. — Tombelle de Noirmont.
(Photo de Sutter.)





TOURINNES-ST-LAMBERT. — Tombelle.
(Photo de Sutter.)

Les tumuli de Grimde (Tirlemont), sis en bordure d'une autre chaussée romaine joignant Tongres à Tirlemont, avec leurs œuvres de tout premier plan tels un camée à tête d'Auguste, une fibule en argent doré, une bague en or portant une devise et des fragments d'ivoire sculpté, soutiennent heureusement la comparaison.

Ces quelques exemples typiques et éloquents produisirent dans l'auditoire ce mouvement d'intérêt tout en provoquant ce choc psychologique et cette prise de conscience de notre responsabilité collective dans le combat désormais engagé en vue de la préservation de nos sites archéologiques.

Comme le constata, in fine, M. M.-A. Duwaerts, la profonde impression que laissa ce prestigieux et pathétique plaidoyer doublé d'une vibrante apologie des temps antiques, fait bien augurer de la réussite de celles que nous avons savourées en cette veillée ne peuvent que présager la plus abondante et la plus fructueuse des récoltes.

Y. B.

en cristal. A leur suite, les pittoresques villages de Corroy-le-Grand, Court-Saint-Etienne, Tourinnes-Saint-Lambert, Grand-Rosière, Hottomont et Glimes, s'inscrivent sous l'angle des monuments commémoratifs de l'époque gallo-romaine au premier rang de l'actualité.

NOS MIDIS DU TOURISME

Avril

BUFFET : 12 h 15 — CONFERENCE : 12 h 40

- 10 AVRIL « Renaix, centre des Ardennes flamandes », par Mme KETELS-LEFEBVRE.
17 AVRIL « De Oude Markt », par M. B. HENRY, *Secrétaire général de l'Union Belge des Ecrivains du Tourisme*.
24 AVRIL « Le Brabant folklorique et anecdotique », par M. MARINUS, *Folkloriste* (clôture).

NOS SOIRÉES DU TOURISME

BUFFET : 18 h — CONCERT : 18 h 30

- 13 AVRIL Concert par les Jeunesses Musicales de Belgique.

LES MOULINS A EAU D'OVERIJSE (suite et fin)

3. Le Moulin de Tombeek

sur la Lasne

Le grand et beau moulin à 3 étages de Tombeek a longtemps appartenu aux « domaines nationaux ». D'ailleurs le 16 août 1426 le domaine, par l'intermédiaire du Receveur d'Overijse, le donna à bail, avec le moulin de Rosières, à Guillaume de Stakenborch pour 8 1/2 muids de blé et 8 1/2 livres de cire. En 1508, il était loué à Jacques Feyten, moyennant 21 muids de seigle, 21 livres de cire et un cens de six florins. En 1567 il avait encore augmenté de valeur : il rapportait alors par an 47 1/2 muids de seigle, valant 95 livres d'Artois et 31 1/2 livres de cire à 4 sous, la livre.

En 1507 et en 1508, en 1525 et en 1526, maints arbres furent abattus dans la forêt de Soignes pour réparer le moulin.

Plus tard, il fut transformé en papeterie (moulin à papier) par les Foppens. Puis, il fut transformé en une vaste meunerie par les Stevens et une ordonnance de la Députation permanente du 22 juillet 1857 autorise les sieurs Joseph et Grégoire Stevens à apporter des modifications à leur meunerie, située sur la Lasne « au hameau de Thombeek sous Overijse ». De nombreuses modifications ont été apportées alors, nouvelles vannes plus larges, murs de soutènement et travaux d'aménagement... la roue hydraulique avait alors un diamètre de 5 m 90 et une largeur de 2 m 73.

Dans la nuit du 10 au 14 juillet 1876, à 11 h du soir, le tocsin sonna à toute volée car un violent incendie venait d'éclater dans le moulin causant d'énormes dégâts. Tout fut reconstruit et, le 10 mars 1886, une demande est introduite par Mme Vve Stevens, tendant à pouvoir élever la retenue des eaux de son moulin, mais cette demande fut refusée en date du 28 juillet 1886. Le moulin fut exploité par la

famille Stevens jusqu'en 1925. Après quelques temps de non utilisation les bâtiments furent transformés plus tard en petite usine pour le travail des peaux. Actuellement les grands bâtiments sont toujours habités. La roue métallique du moulin est toujours en place mais le bief et l'ensemble du moulin à eau sont fort négligés. Rappelons que M. Grégoire Stevens, mentionné plus haut, fut, durant de longues années, échevin d'Overijse et bourgmestre de 1867 à 1870.

Le pont situé sur la Lasne, en aval du moulin est orné d'une belle pierre armoriée aux armes de Hornes. C'est selon toute vraisemblance un souvenir du tonlieu que la seigneurie d'Overijse percevait anciennement à cet endroit. A la fin du XVIII^e siècle le pont fut entretenu pendant quelques années par la ville de Bruxelles, qui en vertu d'un accord avec la commune d'Overijse s'était chargée de l'achèvement de la chaussée de Wavre au-delà de Notre-Dame-au-Bois. Le pont fut malheureusement détruit en mai 1940 au cours de combats qui s'y déroulèrent et fut reconstruit après la guerre dans son état actuel. Le nouveau et large pont porte d'un côté l'ancienne pierre armoriée dont les deux côtés ont été restaurés et portent les noms des seigneurs : PHILIPPUS - JOSEPHUS - PRINS VAN A SALM - KYRBOURG - MARIE THERESE DE HORNES, vrouw van Yssche - 1770. En face se trouve la grande pierre commémorative portant les armes d'Overijse : Saint Martin et l'inscription : TOMBEEK - OVERYSSCHE - 1946 - année de la reconstruction.

Henry PHILIPS.

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

AVRIL

BRUXELLES, 9 : Grand Prix automobile.
 LOUVAIN, du 15 au 17 : Exposition camping (école d'équitation).
 WATERMAEL-BOITSFORT, du 10 au 20 environ : Floraison des cerisiers du Japon, pruniers et pommiers (plateau des Trois-Tilleuls).
 BRUXELLES, du 15 au 23 : Parc de Bruxelles, 8^e exp. « Touring - Camping - Caravanning ».
 OVERIJSE, 15, 16 et 17 : Exposition « Overijse à travers les siècles ».
 BRAINE-L'ALLEUD, 23 : Rallye Auto (renseignements : 63, avenue Napoléon, Braine-l'Alleud).
 GREZ-DOICEAU, 23 : Procession de cavaliers « Chevauchée de Saint-Georges ».
 VILVORDE, 24 : Concours national agricole.
 BRUXELLES, du 29 au 11 mai : Heysel : Foire internationale et salon de la navigation.

MAI

BRUXELLES, 5 : Nuit des Nations (à « La Belgique Joyeuse » au Heysel).
 AARSCHOT, 11 : Marché annuel et Ommegang.
 GRIMBERGEN, 14 : Procession de St Servais.
 LOUVAIN, 14 : Concentration touristique nationale (50^e anniversaire du Royal Louvain Sportif).

LONDERZEEL, 15 : Marché annuel.
 HAL, 21 : Procession mariale et foire.
 MONTAIGU, 21 : Pèlerinage national.
 ANDERLECHT, 22 : Procession de St Guidon.
 LOUVAIN, 22 : Marché annuel.
 TERVUREN, 25 : Marché annuel.
 SAINTES, 28 : Procession avec le char transportant la châsse de Ste-Renelde. ...

JUIN

ZAVENTEM, 18 : Cortège historique et folklorique.
 IXELLES, 23 : Fête du marché.
 TIRLEMONT, 25, à 10 h 30 : Cortège folklorique des archers.
 DILBEEK, 25 : Pèlerinage à Ste Alène.
 WAVRE, 25 : « Grand Tour » de Notre-Dame.
 ELEWIJT, du 30 au 30 août : Exposition dans le château.

JUILLET

BRUXELLES : Kermesse.
 HAL, 16 : Concours agricole national.
 STROMBEEK-BEVER, 17 : Marché annuel.
 WAVRE, 30 : Carnaval d'Eté.

AOÛT

LOUVAIN, 6 : Plantation du « meyboom » et fête folklorique.

BRUXELLES 9 : Plantation du Meyboom au coin de la rue du Marais et rue des Sables.
 DIEST 13 : Pèlerinage des étudiants à la maison natale de St-Jean-Berchmans.
 AARSCHOT, 15 : Illumination des maisons en l'honneur de St-Roch.
 WEMMEL, 21 : Marché annuel.
 OVERIJSE, du 26 au 3 septembre : Fêtes du vin et des raisins.
 OVERIJSE, 27 : Cortège folklorique.
 JETTE, 28 : Marché annuel.

SEPTEMBRE

HAL, 3 : Cortège marial et foire.
 ETTERBEEK, 3 : Cortège folklorique.
 VILVORDE, 10 : Cortège folklorique.
 LOUVAIN, 10 : Procession de Notre-Dame du Siège avec partie historique se rapportant à « Fiere Margriet ». — Festival des Hommes nés la même année.
 GRIMBERGEN, 11 : Marché annuel.
 GANSHOREN, 11 : Marché annuel.
 ANDERLECHT, 17 : Procession de St-Guidon.
 ANDERLECHT, 19 : Foire annuelle de bétail.
 HOEILAART, du 23 au 8 octobre : Fêtes du raisin belge.
 TIRLEMONT : Foire commerciale.
 LONDERZEEL, 25 : Marché annuel.
 RHODE-ST-GENESE, 25 : Marché annuel.

OCTOBRE

NIVELLES, 1 : Procession : Tour de Ste Gertrude.
 DILBEEK, 2 : Marché annuel.
 DIEST, 11 : Foire aux chevaux et foire commerciale.
 NIVELLES, du 20 au 20 novembre : Exposition à l'Hôtel de Ville.

NOVEMBRE

DIEST, 1 : Pèlerinage à la Chapelle de Tous les Saints.
 BRUXELLES, 3 : Messe de St-Hubert à l'église du Sablon, avec participation des sonneurs du Cercle de St-Hubert.
 MONTAIGU, 5 : Procession aux chaudières.
 TERVUREN, 5 : Pèlerinage à St-Hubert.
 LEEUW-ST-PIERRE, 11 : Marché annuel.

BIBLIOGRAPHIE

TRESORS COMMUNAUX : Une nouvelle et heureuse initiative du Crédit Communal de Belgique.

On se souviendra qu'à l'occasion du centenaire de sa fondation, le Crédit Communal de Belgique avait organisé, en novembre dernier, au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, une exposition intitulée « Gloires des Communes belges » dont le succès fut impressionnant, le retentissement immense et qui reste gravée dans la mémoire des dizaines de milliers de visiteurs qui la parcoururent comme le modèle des manifestations culturelles et didactiques.

Encouragé par le triomphe obtenu par cette exposition, le Crédit Communal a pris l'heureuse initiative de poursuivre dans cette voie d'éduca-

tion artistique en éditant un ouvrage intitulé « Trésors Communaux ». Divisée en trois parties consacrées respectivement à l'histoire des musées en Belgique et à l'évolution des peintures ancienne et moderne, cette œuvre remarquablement illustrée à l'aide de splendides reproductions de cinquante parmi les chefs-d'œuvre les plus marquants de nos musées communaux s'enrichit en outre d'une présentation en tous points impeccable qui fait honneur à l'imprimerie belge et qui rappelle avec infiniment d'à-propos que nos artisans contemporains n'ont rien à envier à leurs illustres prédécesseurs.

D'éloquents et enrichissants commentaires dus aux plumes alertes et savantes de Mlle Marinette Bruwier, archiviste au Crédit Communal et de MM. Paul Eeckhout, conservateur du Musée des Beaux-Arts de Gand et Jules Bosmant, conservateur honoraire du Musée des Beaux-Arts de Liège complètent avec bonheur cet ensemble qui confine à la perfection. En résumé, un tableau saisissant du plus fertile des arts plastiques, la peinture, que non seulement tout bibliophile mais encore tout homme soucieux de parfaire sa culture artistique se doit d'acquérir.

Des REVUES pour vous

JOURNAL TOURING-SECOURS. — Bulletin bimensuel d'information de Touring-Secours, n° 3. — Obligation de porter secours en cas d'accident (nouvelle loi). — La lutte contre le bruit. — Travaux de modernisation de la route Bruxelles-Arlon. — Les télétachymètres.

de la jeunesse, n° 2, 27^e année. — Pétra, la cité de Paul Gauguin. — Donjons du namurois. ...

AILE ET ROUE. — Revue trimestrielle, n° 45, 12^e année. — Crépuscule du vrai cabaret de chansonniers à Bruxelles. — Qu'est-ce que l'ata ? — Images d'Autriche (Vienne, Carinthie). — L'accident en milieu militaire. — Une visite à Amédée De-

gref, peintre. — Coucy-le-Château, près de Soisson.

REVUE DES HOTELIERS-RESTAURATEUR, TRAITEURS ET CAFETIERS. — Publication mensuelle, n° 2, 13^e année. — L'étalement des vacances. — Avec Sam Letronc en Amérique du Sud. — La légende de la bouillabaisse.

- AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS -

L'HOTEL DE VILLE DE BRUXELLES ET LE « SCUPSTOEL »

Le célèbre Hôtel de Ville de Bruxelles, commencé en 1402, et dont Charles Le Téméraire posa la première pierre de l'aile droite en 1444, subit pour le moment une auscultation approfondie. Ce n'est pas que le vénérable monument soit à vrai dire malade, mais on se préoccupe de parer à temps à l'action néfaste que les intempéries et les fumées ont à la longue sur la pierre.

En agissant de la sorte, la Ville de Bruxelles sauvegarde un inestimable patrimoine national, pour la plus grande satisfaction des touristes qui, chaque année, de la Grand-Place de

Bruxelles, admirent l'extraordinaire foisonnement sculptural de cette façade dont les motifs sont parfois bien curieux à détailler.

Nous citerons pour exemple, le chapiteau du « Scupstoel » — de l'ancien flamand « scup » (pelle) et « stoel » (chaise) — représentant un homme empilant des chaises au moyen d'une pelle ! Cet étrange rébus rappelle la présence à cet endroit, avant la construction de l'aile droite de l'Hôtel de Ville, d'un cabaret dénommé « Scupstoel » en souvenir du supplice de l'estrapade infligé autrefois en ces lieux, aux femmes adultères ou médisantes. Ce supplice consistait à attacher la condamnée sur un siège, au comble d'une poutre que l'on faisait basculer à plusieurs re-

prises dans l'eau ou dans un marais. Précisément, la Grand-Place de Bruxelles fut érigée sur un ancien marais et le nom Bruxelles lui-même signifierait « manoir du marais ». Le terme « scupstoel » (estrapade) trouve son correspondant dans les mots écossais « cutty stoel » et « creeple chair » désignant des sièges de pénitence, tandis que les Anglais parlent de « ducking stools ». Cette représentation sous forme de rébus malicieux était fréquente au moyen âge et il en subsiste de nombreux témoignages dans maintes cathédrales. Il n'en reste pas moins que le chapiteau du « Scupstoel » de l'Hôtel de Ville de Bruxelles laissa longtemps perplexe et donna lieu à de nombreuses controverses.



A l'occasion de l'exposition de la Basse-Autriche à l'Hôtel de Ville de Bruxelles, la Chevalerie du Fourquet a organisé une réception à la Maison des Brasseurs, au cours de laquelle M. Lemberger, ambassadeur d'Autriche, Maurice Duwaerts, secrétaire permanent de la Fédération touristique du Brabant et Jean Copin, Roy du Grand Serment Royal et de Saint-Georges des Arbalétriers ont été intronisés « Chevalier d'honneur du Fourquet ».

Voici le Grand-Maître de la Chevalerie, M. Léon Wielemans, intronisant notre Secrétaire permanent.

(Photo Haine.)

**CONCOURS LITTÉRAIRE
DE LA PROVINCE DE BRABANT
POUR 1961**

Le concours littéraire de la Province de Brabant pour 1961 est réservé à la littérature dramatique. Les concours ultérieurs seront respectivement réservés à la prose romans et nouvelles (1962), aux essais (1963) et à la poésie (1964). Le concours vise à l'attribution de deux prix littéraires, chacun d'un montant de 20.000 F, affectés respectivement aux œuvres écrites en langue française ou en langue néerlandaise.

Les manuscrits, ainsi que les œuvres publiées après le 1^{er} janvier 1957, doivent être adressés en triple exemplaire avant le 15 juin 1961 à M. le Gouverneur de la Province de Brabant, rue du Chêne, 22, Bruxelles, où les intéressés peuvent se procurer le texte complet du règlement du concours.

**DESSINS HOLLANDAIS
DU SIECLE D'OR**

Exposition organisée à la Bibliothèque Albert I^{er}, boulevard de l'Empereur, 4, à Bruxelles 1, du 22 avril au 24 juin 1961.

L'exposition de dessins hollandais qui aura lieu ce printemps, à Bruxelles, à la Bibliothèque Albert I^{er}, promet d'être un événement exceptionnel. Pour la première fois, en effet, grâce à des dessins choisis parmi toutes les collections importantes des Pays-Bas, tant privées que publiques, le public belge aura l'occasion d'admirer un ensemble qui donnera un aperçu complet de tous les courants qui rendent si varié l'art hollandais du Siècle d'Or.

Il va de soi que les dessins de Rembrandt seront très largement représentés et constitueront le « clou » de l'exposition. Ses précurseurs et son école occupent également la place qui leur revient et à côté d'eux on trouvera les dessinateurs de paysages aux tendances si diverses, depuis les réalistes jusqu'aux Italianisants qui annoncent le XVIII^e siècle. Naturellement tous les maîtres classiques figureront — en un large choix — dans cette exposition : Jacob Ruysdael, Potter, Willem van de Velde, Terborch et Ostade. D'autre part on pourra voir des exemples d'œuvres de grands maîtres dont peu de dessins sont parvenus jusqu'à nous, tels Hals, Van der Neer, Metsu et Seghers, ainsi que des œuvres d'artistes moins connus, comme Breenbergh et Josua de Grave. L'exposition s'ouvrira sur des études de Goltzius et de J. de Gheyn pour se terminer par quelques artistes des premières an-

nées du XVIII^e siècle comme Jan Luyken et le peintre de fleurs Van Huysum : ainsi, elle embrassera aussi largement que possible tous les aspects du siècle.

Des dessins qui n'ont jamais figuré à aucune exposition, tels la célèbre étude de Ruysdael pour son « Cimetière des Juifs » et des intérieurs d'église de Saenredam, sortiront pour la première fois de leurs portefeuilles pour contribuer à la réussite de cette vue d'ensemble unique.

L'exposition est organisée à l'occasion du quinzième anniversaire de l'Accord culturel belgo-hollandais. Sa commission de préparation se compose de : MM. A.-B. DE VRIES, directeur de la Mauritshuis, La Haye, président; J.-Q. VAN REGTEREN ALTENA, professeur à l'Université d'Amsterdam et directeur du Cabinet des Estampes du Rijksmuseum, Amsterdam; K.-G. BOON, conservateur du Cabinet des Estampes du Rijksmuseum, Amsterdam; J.-C. EBBINGE WUBBEN, directeur du Musée Boymans-Van Beuningen, Rotterdam, membres.

La rédaction du catalogue est placée sous la direction de M. K.-G. BOON.

**L'EXPLORATION DU CIEL
PREPARATION
A LA SCIENCE DE L'ESPACE**

Les spectacles éducatifs audio-visuels du Planétarium.

S'inspirant de la pratique des plus grands Planétaria du monde, notamment de ceux des ETATS-UNIS et de l'U.R.S.S., le PLANETARIUM du Heysel s'efforce d'accomplir, à l'intention de la jeunesse et du public en général, une mission d'information éducative de grande actualité dans le domaine de l'Exploration du Ciel et de la Science de l'Espace.

On peut en juger d'après les sujets des présentations spectaculaires qui seront données les dimanches pendant les mois d'AVRIL et MAI 1961, à savoir :

I. Un cycle de présentations traitant des principaux phénomènes célestes :

1. Introduction à l'Astronomie;
2. Le Mouvement des astres;
3. Un voyage de pôle à pôle;
4. De la Terre à la Lune;
5. Le Ciel en l'an 15.000;
6. Les Eclipses.

II. Un cycle de présentations sous la dénomination : l'Exploration du Ciel :

1. Les dimensions de l'Univers;
2. Nouvelles connaissances acquises grâce aux satellites artificiels;

3. La vie dans l'Univers et le projet « OSMA »;
4. Demain, planètes et satellites artificiels comporteront des télescopes géants. Pourquoi ?
5. Théories modernes pour expliquer l'origine des planètes;
6. Les richesses du ciel de juin.

III. Un cycle de présentations constituant une préparation à la Science de l'Espace :

1. Mouvement diurne - étoiles - distances structure de l'Univers;
2. Mouvement annuel - le Soleil - le Temps (sidéral - vrai - moyen);
3. La Lune, les planètes, Lois de Képler;
4. Satellites artificiels de la Terre, planètes artificielles, moyens d'observation;
5. Lancement des vaisseaux de l'Espace;
6. Utilisation des satellites, fusées, etc...

Chaque dimanche, au cours d'une des présentations, une Tribune Libre permettra aux spectateurs de participer à un jeu de questions et de réponses.

MOYENS D'ACCES :

Tramways bruxellois : lignes 16 - 8 - 18 jusqu'au terminus Place St-Lambert.

Autobus : 89 de la Bourse au Stade.

Vicinaux : W - Autobus WB-SB, arrêt ! Planétarium », av. Houba de Strooper.

Vicinaux : G - H - L - S, arrêt Place St-Lambert. (Les VOITURES et CARS peuvent être parqués dans le voisinage du PLANETARIUM.)

PARTICIPATION AUX FRAIS : par personne et par présentation :

Adultes : 20 F;
Jeunes gens jusque 18 ans : 15 F.
Pour les deux présentations consécutives :

Adultes : 30 F;
Jeunes gens jusque 18 ans : 20 F.

MUSEE DES BEAUX-ARTS

M. Philippe Roberts-Jones, conservateur au Musée royal des Beaux-Arts, a été nommé conservateur en chef au même musée.

On s'attend, par ailleurs, à ce que le ministre de l'Instruction publique procède à la promotion d'un conservateur, spécialiste de l'art ancien, au Musée des Beaux-Arts.

Pour les musées royaux d'Art et d'Histoire au Cinquantenaire, aucune décision n'est encore prise pour pourvoir à la succession du conservateur en chef.

Nos mots croisés

SOLUTION DU N° 18

	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.
1.	C	H	A	T	E	L	E	T		R
2.	H	E	V	E	R		R	E	M	Y
3.	E	V	E	R	E		P	R		S
4.	N	E	R			O	S	L	O	
5.	E	R	B	I	U	M		I	L	E
6.		L	O	R	R	A	I	N	E	
7.	L	E	D	E		R	O	D	I	N
8.	I		E		O		S	E	N	E
9.	N	A		I	D	E		N	E	O
10.	T	I	L	L	E	U	L		S	N

HORIZONTALEMENT

1. Le plus grand anatomiste du XVI^e siècle, né à Bruxelles (1514-1564). Petit hameau du Brabant au nord de Lennik-Saint-Quentin.
2. Commune du Brabant. La grande cité brabançonne d'autrefois, maintenant ville morte.
3. Fille de Philippe II qui mourut à Bruxelles.
4. Ville d'Algérie. Note retournée. Phonétiquement : patrie de Camille Lemonnier.
5. Abréviation d'une capitale d'Amérique. Petit hameau près de Wezemaal.
6. Possède une église célèbre et un château non moins célèbre.
7. John Colman en est un d'Overijse. Interjection.
8. Deux lettres de Glimes. Ce qu'une femme apporte en mariage. Changea.
9. Descendant de Mahomet. Son chemin creux a fait couler beaucoup d'encre, et aussi beaucoup de... sang.
10. Célèbre peintre belge inhumé au cimetière de Laeken. Forme d'avoir.

PROBLEME N° 19

	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.
1.										
2.										
3.										
4.										
5.										
6.										
7.										
8.										
9.										
10.										

VERTICALEMENT

1. Celui qui réalisa les splendides confessionnaux sculptés en plein chêne de l'église de Grimbergen.
2. Fin de verbe. Deux voyelles. Prénom féminin.
3. Marquis qui fut le bâtisseur du beau château de Rixensart. Dans Nivelles.
4. Ses « couques » sont renommées. Prénom du célèbre anatomiste défini au 1 horizontal.
5. De bas en haut : enlevée.
6. A l'ouest de Hal. Phonétiquement : prénom masculin abrégé.
7. Nom flamand d'une commune pittoresque du Brabant située sur le Train. Interjection.
8. Ville du Brabant où repose Joachim, dauphin de France et fils de Louis XI. Dans Brabant. Mois de l'année.
9. Oignons. Valide un mariage.
10. Nom d'une des trois locomotives, qui fit le trajet Bruxelles-Malines le 5 mai 1835.

Pierre LAURENT.

Flâneries

GAÏ, gai, le soleil est prodigieux, la route est libre et nous aurions tort, vraiment, de ne pas profiter de ces loisirs attendus pour augmenter notre collection de souvenirs et notre connaissance du Brabant!

Demain, d'autres projets et d'autres excursions viendront nous accaparer. Nous regretterons cette randonnée perdue, cette promenade ou ce musée ignoré.

Au plaisir de découvrir tel paysage ou telle contrée, s'ajoute celui d'une coquetterie nouvelle et justifiée. Après un hiver interminable, les femmes ont hâte d'abandonner les vêtements trop couvrants pour d'autres tenues, plus légères et colorées.



Pascuales

CHARME ET SUCCES DES ECOSSAIS

Les tissus carrelés bénéficient actuellement d'une vogue justifiée. Leur jeunesse, leur charme impertinent, leur diversité jouent en faveur d'une mode qui tend à plus de raffinement et de simplicité.

Voyez- nos illustrations.

Qu'il s'agisse de tailleur ou de manteau, l'étoffe quadrillée ajoute plus de relief à la coupe et plus de caractère au modèle. En damiers réduits ou géants (à choisir selon la silhouette de l'intéressée), en laine ou coton, en fibres naturelles ou synthétiques, les écossais parlent gagnants pour l'été.



JEUNE ECOSSE
Exécuté en gabardine de coton rouge et noir, ce tailleur de printemps allie la jupe plissée à la veste droite, boutonnée d'argent. Il se complète d'un chapeau de même étoffe.

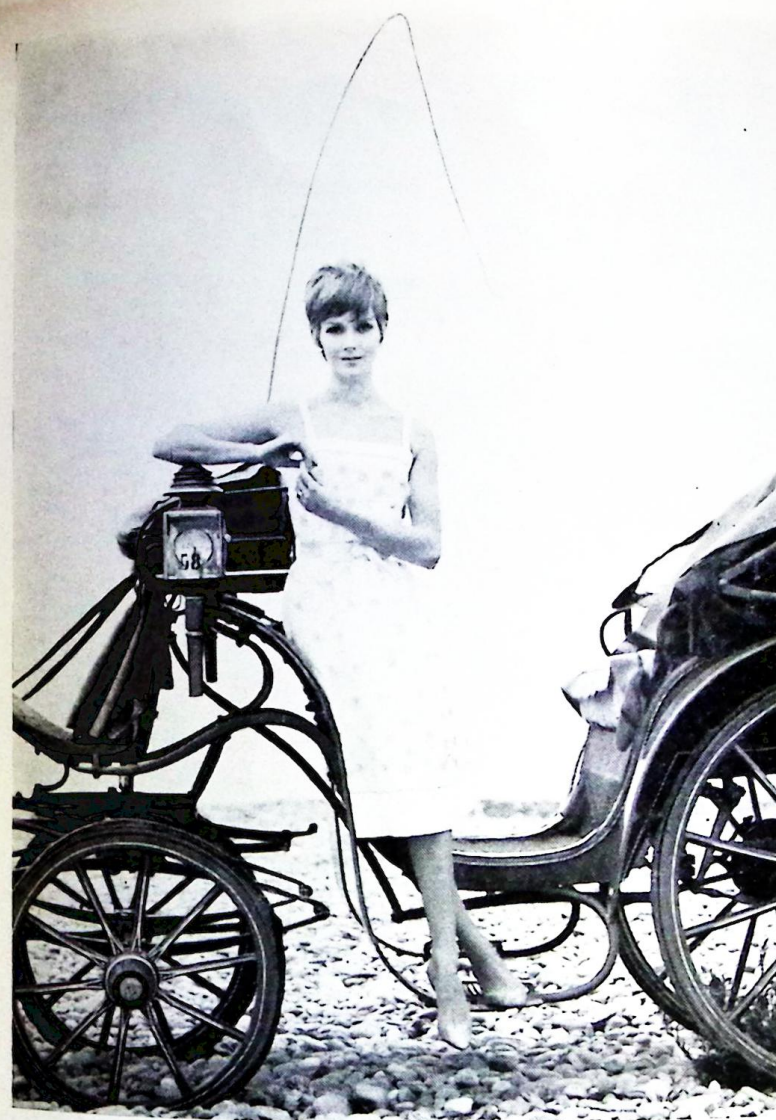
← **JEU DE DAMES**
Façonné en toile carrelée ciel, grège et blanc, ce très joli manteau d'été, à quatre poches et manches raglans, couvre une robe de coton uni dont le col agrémenté les deux vêtements.

→ **TREILLIS**
Réalisé en twill de soie marine et blanc, cet ensemble jeune et dépouillé s'habille d'une blouse droite et ceinturée en shantung uni. L'encolure est nette, les poches sont passepoilées.
(Modèle de Tiktiner)

ARC-EN-CIEL

Tous les pastels, mais spécialement le rose et le grège sont favoris pour les ensembles de toile ou de shantung, opposant à la veste stricte, une jupe à larges plis.

Au grand air d'ailleurs, les tons suaves ou vibrants sont plus séduisants que les marine et gris traditionnels, sans doute élégants mais réservés à la vie citadine.



MIMOSA
Traînée en linon brodé, cette robe exquise animée de fleurettes jaunes sur fond blanc, s'ajuste par une ceinture de gros-grain noué, tandis que le corsage se termine de deux bretelles parallèles.
(Tiktiner).

SILHOUETTES NEUVES

Le style sportif, adopté pour les robes et costumes de campagne, pour les tailleurs de voyage, réunit, non seulement, des qualités pratiques, mais y ajoute l'avantage d'habiller harmonieusement les tailles les plus diverses. La coupe nette et l'aspect nonchalant (qui, en principe, devraient s'opposer) se conjuguent adroitement pour définir une silhouette flatteuse et bien équilibrée.

La rigueur des formes est atténuée par la beauté des matières, des broderies ou des impressions, qui multiplient leur séduction. Bouquets romantiques ou semis abstraits, motifs géométriques ou tracés linéaires, sur les tissus relativement légers, rivalisent de fraîcheur et de nouveauté.

JOURS DE FETE

Pour terminer gentiment ces journées champêtres, pour ajouter à l'euphorie momentanée, rien ne vaut l'agrément d'un repas fin, d'une soirée dansante dans un cadre approprié.

La robe de circonstance doit s'accorder à l'ambiance printanière, à ce début de saison où tout est clarté, douceur et lumière. Voilà pourquoi les organdis et les linons brodés, plissés, ajourés, détiennent la vedette et plaisent énormément.

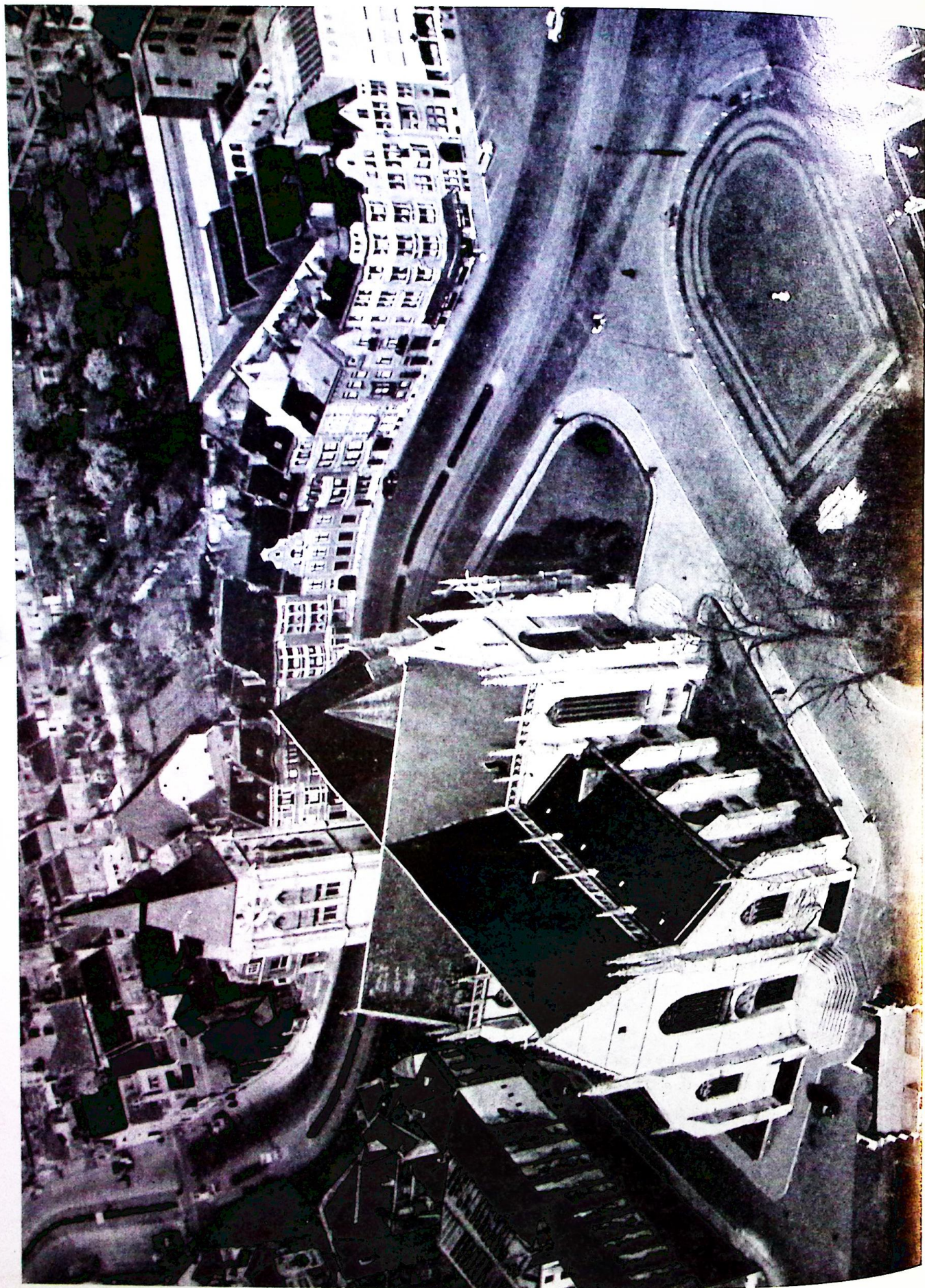
Jupes en corolle, discrètement étoffées, corsages très sages ou généreusement échancrés, taille fine et souvent ceinturée : ainsi se résume la mode récente que toutes les femmes sont prêtes à aimer.

FRANÇOISE.



ROSE ET MARGUERITE
Fraîches et fleuries, ces deux robes d'organdi se travaillent dans des styles différents. D'une part, le chemisier, très sobre et finement plissé sous le col caractéristique. De l'autre, plus échancré, un modèle à jupe toute plissée sous la ceinture nouée. (Pierre Billet).

Le Brabant vu du ciel...



VILVORDE. — Vue d'ensemble de la remarquable église Notre-Dame de Bonne Espérance.